

LIVRES

CAHIER
D

La chronique
de Robert Lalonde Page D 3
Poésie Page D 4
Grille télé du week-end page D 5

ARTEMISELS

Mona Hatoum Page D 7
Formes Page D 8

LE DEVOIR, LES SAMEDI 30 ET DIMANCHE 31 AOÛT 1997

Jean-Paul Dubois

Dans l'œil du cyclone

Dans son dernier roman, dont une bonne partie de l'action se déroule à Montréal, Dubois raconte la dépression d'un météorologue...

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

À la limite, nous sommes tous interchangeables, et ce qui nous sépare ne tient qu'à un fil, qu'à quelques chocs affectifs. Ce qui me distingue de cet ami qui a voulu s'enlever la vie est bien mince. C'est un peu ce qu'on se dit en refermant *Je pense à autre chose*, le plus récent roman de Jean-Paul Dubois, un livre où il n'y a rien de banal, un livre riche, quoi qu'on en dise.

Du début à la fin du récit, Paul Klein, météorologue de profession, repasse le ruban de sa vie. Il le fait depuis cette clinique psychiatrique de Jérusalem où il s'est enfermé malgré lui, piégé. Entre deux doses d'Anafranil, il raconte tout, avec une rare lucidité, accroché à ce filament de vie auquel il tient parce qu'il le relie à ceux qu'il a aimés.

Ce n'est pourtant pas lui qui devrait être ainsi coincé dans un asile. Car ce n'est pas lui que l'on a retrouvé, il y a deux mois, enfermé dans son garage, assis, inconscient, au volant de sa voiture, à demi asphyxié par les gaz d'échappement du véhicule. Ce n'est pas Paul, c'est Simon, son frère, son jumeau. Appelé au chevet de son frangin, Paul s'est progressivement enlisé, au fur et à mesure que son jumeau, lui, prenait du mieux. Il l'a finalement remplacé sur son lit d'hôpital.

Une expérience personnelle

Comme toujours, Jean-Paul Dubois s'est librement inspiré d'une expérience personnelle. *J'ai passé six mois à accompagner un ami dans une clinique psychiatrique. J'étais à ce point présent que les autres malades m'avaient accepté comme un des leurs. Il y en a même un qui m'a dit un jour: "Vous allez beaucoup mieux maintenant que lors de vos premières visites". À chaque soir, en ressortant de la clinique, je me disais que mon ami et moi, au fond, on était pareils, sauf que moi, je rentrais à la maison tous les soirs. Ce qui nous différenciait ne tenait à presque rien*, raconte Jean-Paul Dubois.

Ce Paul Klein, le personnage central de *Je pense à autre chose*, Dubois l'a fait météorologue. Ce n'est pas un hasard. Si d'autres écrivains ont si bien traité du temps perdu, pourquoi ne pas s'attarder sur le temps qu'il fait? La mécanique des fluides et les autres lois qui gouvernent le temps qui nous tombe dessus régissent de la même manière notre destin. Le temps qu'il fait en Argentine aujourd'hui influencera le temps qu'il fera chez nous dans deux ou trois jours... Et puis, pensez-y, il faut du génie pour inventer une histoire mettant en scène un météorologue pris dans la tourmente d'une dépression! S'il lui a inventé un frère jumeau, explique-t-il, c'est pour démontrer que nous avons tous un frère mental, qu'il y a souvent deux personnes en nous, deux morales personnelles qui cohabitent difficilement.

Ce Paul Klein nous offre donc le ruban de sa vie, disait-on. Il revit sa rencontre avec Anna, celle qu'il a tant aimée. Il raconte le choc des deux familles, lui, le fils d'un digne réparateur de télévisions et elle, fille d'un juge. La rencontre entre les deux familles donnera lieu à un bijou de chapitre.

VOIR PAGE D 2: DUBOIS



PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Est-ce par sa conscience aiguë des choses? Est-ce par son extraordinaire attention aux bruits des choses de la vie? Est-ce par sa présence au monde si intense? Est-ce par la densité ou la simplicité de son écriture? C'est un peu pour toutes ces raisons que l'on dit d'Elise Turcotte qu'elle est une voix à la fois majeure et unique dans le paysage littéraire québécois.

Il y a près de vingt ans — déjà! — qu'elle poursuit son œuvre. Après un premier recueil de nouvelles paru en 1980 (*La Mer à boire*), Elise Turcotte s'est surtout consacrée à la poésie. Ses recueils *La Voix de Carla* (1987) et *La Terre est ici* (1989) lui ont valu d'être deux fois lauréate du prix Emile-Nelligan.

C'est toutefois en 1991 que le talent d'Elise Turcotte a transgressé le cercle confidentiel de la poésie pour rejoindre toute une génération de lecteurs qui se voyaient un peu en elle. Cette année-là, elle publiait *Le Bruit des choses vivantes*, l'un des plus beaux romans de la décennie, l'histoire de l'amour qui lie une jeune mère de 30 ans, Albanie, à sa fille de 4 ans, Maria.

Voix unique, disait-on. On reconnaît tout de suite la signature d'Elise Turcotte. Chacun de ses livres se veut l'aboutissement d'un long et patient travail d'écriture sans pour autant qu'on y sente l'effort. Elle a une méthode de création particulière. Elle lit à voix haute chacune des pages qu'elle rédige, jusqu'à ce qu'elle atteigne le rythme voulu. Elle aime explorer les profondeurs, descendre dans la conscience de ses personnages.

Une écriture simple

L'écriture demeure somme toute simple. Riche mais simple. On cherche en vain les envolées spectaculaires, les astuces narratives ou les mots tape-à-l'œil. À la limite, un lecteur pressé pourrait ne voir dans ses livres que des histoires banales. Il y a pourtant une tension sourde sous chaque phrase. C'est la marque des vrais écrivains. *C'est ce que je cherche à faire: quelque chose d'apparence banale qui cache un orage qui gronde*, convient-elle.

Son nouveau roman, celui que nous étions nombreux à attendre impatientement, paraît cette semaine et a pour titre *L'île de la Merci*. Elise Turcotte y raconte l'histoire d'une adolescente de 15 ans, Hélène, l'aînée d'une famille en apparence normale établie au bord de la rivière des Prairies, près de l'île de la Merci, de la prison de Bordeaux et d'un club de boxe. Il n'y a pas de hasard. Chacun de ces lieux incarne à sa manière la dureté du monde.

VOIR PAGE D 2: TURCOTTE

Écrire

la dureté du monde



«Mes perspectives ont changé. J'essaie de moins m'arrêter à chaque phrase, de me laisser aller davantage, d'ouvrir les vannes. J'essaie d'écrire davantage avec mon corps qu'avec ma tête.»

tombée publicitaire : le vendredi 5 septembre

Ne manquez pas notre cahier spécial

LE DEVOIR

salon du livre de Québec
publié le 13 septembre prochain!

LIVRES

DUBOIS

«J'ai découvert que les Québécois étaient des Français bien élevés»

SUITE DE LA PAGE D 1

Ce père, il ressemble à Dubois, justement, dans la mesure où il doute constamment et refuse le jeu du pouvoir. Brillant journaliste du *Nouvel Observateur* — reporter ou météorologue, ça se ressemble, non? —, connu pour ses reportages sur l'Amérique, Dubois vit loin de la faune littéraire parisienne. Il préfère la terre humide de Toulouse, d'où il écrit un livre par année, bon an mal an. «J'ai toujours refusé le pouvoir. Je préfère avoir du temps. À mes yeux, c'est beaucoup plus précieux. L'écriture, c'est quelque chose comme une respiration, c'est naturel, ce n'est pas douloureux, dans la mesure où vous décidez d'être



Je pense à autre chose
Jean-Paul Dubois

proches de vous-mêmes. Je fais tous mes livres en un mois, de façon intensive», confie-t-il.

Peu enclin à revenir sur ses écrits précédents, Dubois garde toutefois en tête une phrase écrite dans son tout premier livre: «Je ne veux pas grand-chose, je ne crois en rien, pourtant tous les matins, je me lève». Désespéré, l'écrivain? Lucide, plutôt. «Tout ne tient qu'à un fil, l'amour, la famille, l'affection. J'en ai la conscience aiguë. Mais il faut faire son job de vivant, se lever tous les matins.»

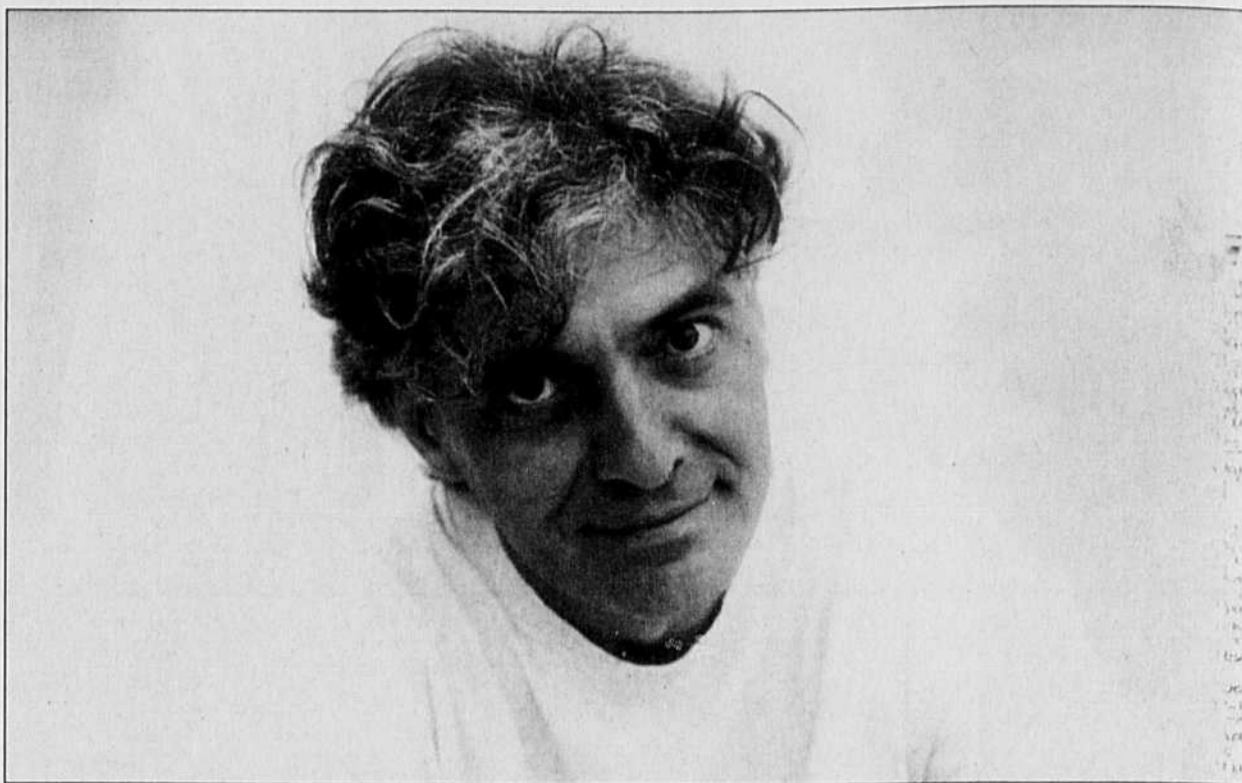
Cette fragilité des choses, la vie se charge de la lui rappeler. La maladie grave qui frappe un enfant — ça, ça vous marque à jamais, en effet... —; l'accident bête qui blesse sa femme: la

vie lui rappelle régulièrement à quel point tout est fragile.

Une bonne partie de l'action de ce roman se déroule à Montréal. Dubois s'inspire toujours de ses propres voyages pour écrire. Paul Klein y séjourne dans le cadre d'un congrès de météorologie et y rencontre le deuxième amour de sa vie, Mary. Il s'installera même à Montréal. A ce propos, il n'y a plus de confusion entre l'auteur et le narrateur. Tous deux aiment Montréal, s'y sentent chez eux. «J'ai découvert que les Québécois étaient des Français bien élevés», écrivent-ils. Dubois aime cette espèce de douceur qui, dit-il, nous caractérise.

JE PENSE À AUTRE CHOSE

Jean-Paul Dubois
Éditions de l'Olivier,
Paris, 1997, 265 pages



Jean-Paul Dubois: «Je fais tous mes livres en un mois, de façon intensive».

JOHN FOLEY

TURCOTTE

«C'est un livre sur le gène de la peur»

SUITE DE LA PAGE D 1

Une jeune fille est retrouvée morte, assassinée, sur l'île de la Merci. Obsédée par cet événement qui lui fait prendre conscience de la dureté et de la cruauté du monde, Hélène collectionnera les articles de journaux consacrés à cette tragédie «logée en elle comme un gène» et cherchera à remonter le fil de cette histoire. Mais attention! Nous ne sommes pas en présence d'un polar. L'enquête d'Hélène demeure limitée. Nous ne sommes pas non plus dans un roman social désireux de faire le point sur la violence faite aux femmes. Nous sommes en littérature, c'est-à-dire partout et nulle part à la fois.

Un roman d'apprentissage

Dans ce roman d'apprentissage, Hélène vit ses premières expériences amoureuses et décroche son premier emploi d'été, dans un garage. C'est un personnage complexe, cette Hélène. Elle veut s'ouvrir au monde extérieur. Mais elle est incapable de vivre et voudrait toujours que les choses soient finies avant qu'elles ne commencent.

Si l'action se déroule dans le sillon de la prison de Bordeaux, il ne faut pas s'y tromper. La vraie prison, dans

ce roman, c'est la cellule familiale. Pourtant, de prime abord, tout semble normal. Hélène grandit dans une famille sans histoire comme il y en a des milliers à Laval ou ailleurs. Tout cela n'est qu'une comédie, découvre Hélène. Ses parents ne s'aiment plus depuis longtemps. Le père a démissionné de l'amour, il s'est résigné, par lâcheté. Plus active dans sa démission, la mère est en proie au même vide. Heureusement, il y a Samuel, son jeune frère de 5 ans, qui relie Hélène à sa famille. Et il y a sa sœur, Lisa, évanescence, fuyante, dont on ne sait que peu de choses. Jusqu'à la toute fin du livre, on croit à tort que cette Lisa est un personnage secondaire. Nous sommes aveuglés à son désespoir, comme ses parents.

Il y a une toute petite phrase de l'écrivain français Christian Bobin qui résume à elle seule toute l'intention de ce roman, dit Elise Turcotte: «Ce que l'on sait de quelqu'un nous empêche de le connaître». Personne, ni ses parents ni le lecteur, ne connaît vraiment Hélène et sa sœur.

«Il y a deux façons d'affronter la menace, la cruauté du monde. Ou bien tu entres dans le monde, tu te bats, tu te mesures et tu cries. C'est ce que fait Hélène. Ou bien tu vis en dehors du monde, comme Lisa», explique la romancière.

Le dénouement — qu'il serait injuste de dévoiler — vient donner encore plus de poids à la petite phrase de Bobin.

Le roman, confie Elise Turcotte, lui a été inspiré par le meurtre d'une jeune fille commis il y a quelques années dans le nord de Montréal.

«C'est un livre sur le gène de la peur», explique-t-elle, un livre qui est probablement né de ses propres angoisses de mère. «Comment ne pas le transmettre ce gène de la peur aux enfants? Jusqu'où aller? Elle est toujours là, cette violence faite aux filles. Elle se répand, même quand les journaux cessent d'en parler. L'île de la Merci, c'est aussi un roman sur l'adolescence. Je me mets dans la peau d'Hélène. Comment peut-on envisager la vie à 15 ans quand la sexualité est associée à la violence, quand on est entourée de mauvaises nouvelles. Comment peut-on aimer quand on n'a jamais vu ses parents s'aimer? C'est aussi un livre sur la mort. Sur ce point, je suis encore une adolescente. Je ne comprends pas, je n'accepte pas. Mais peut-être que le fait de vivre constamment avec la mort en tête fait que l'on vit plus.»

Sur le plan de l'acte d'écrire, *L'île de la Merci* marque un virage pour la jeune romancière. «Mes perspectives ont changé. J'essaie de moins m'arrêter à chaque phrase, de me laisser aller davantage, d'ouvrir les vannes. J'ai écrit certaines scènes les yeux fermés, au bord des larmes. J'essaie d'écrire davantage avec mon corps qu'avec ma tête», confie-t-elle.

Cette «écriture du corps», elle en fait désormais une priorité. «C'est le corps qui nous lie au monde. Il faut en prendre conscience», dit-elle, désireuse plus que jamais de «rester dans le monde, vivante.»

L'ÎLE DE LA MERCI

Elise Turcotte
Leméac, Montréal,
1997, 202 pages

LA VIE LITTÉRAIRE

Jean-Pierre Girard aux Jeux de la Francophonie

Ceux qui connaissent son œuvre pourraient croire que Jean-Pierre Girard s'y rendra à titre d'athlète, de joueur de tennis ou de football. C'est pourtant bel et bien à titre d'écrivain que l'auteur de *Hair?* participe ces jours-ci aux Jeux de la Francophonie à Madagascar. Il représentera le Québec lors d'un concours littéraire organisé dans le cadre du volet culturel de la rencontre. Un jury présidé par Bernard Pivot déterminera les lauréats des médailles d'or, d'argent et de bronze.

Gilles Tibo finaliste au Andersen

L'illustrateur montréalais Gilles Tibo et l'écrivain ontarien Brian Doyle sont en lice pour les prestigieux prix Hans Christian Andersen 1998. Ils ont été choisis par l'Union internationale pour les livres de jeunesse (IBBY-Canada). On dit des prix Andersen qu'ils sont le «petit Nobel» de la littérature jeunesse. Les lauréats seront connus au début du mois d'avril dans le cadre de la Foire internationale du livre de jeunesse de Bologne.

Write pour écrire

Huit écrivains, soit quatre francophones et quatre anglophones, participeront le 31 octobre prochain, au Lion d'Or, à la deuxième édition de *Write pour écrire*. Les écrivains liront dans leur propre langue des extraits d'un livre d'un écrivain de leur choix œuvrant dans une autre langue. David Homel, Trevor Ferguson, Erin Mouré, Gerri Shikani, Paul Chamberland, Marie-Claire Blais, Madeleine Gagnon et Suzanne Jacob seront de la fête. Marie-France Bazzo animera la soirée.

En hommage à Robert La Palme

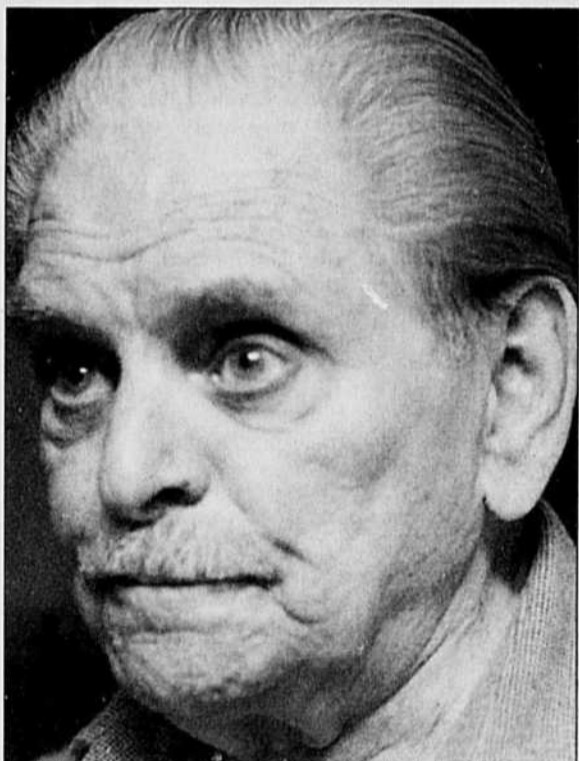
Les Éditions Alain Stanké lanceront le 13 octobre prochain deux ouvrages consacrés au célèbre caricaturiste décédé l'année dernière. Alain Stanké lui-même a préparé un livre-hommage contenant des témoignages «spirituels... très spirituels» de Serge Chapeau, Garnotte, Bado, Jacques Languirand, Girerd et Pijet, entre autres. L'ouvrage contiendra de plus des entretiens réalisés par Alain Stanké en 1988. La Fondation Robert La Palme lancera aussi cet automne un ouvrage intitulé *Ma vie de chien avec Lambert Closse*. On y trouve des dessins originaux de La Palme, dont son tout dernier. Par ailleurs, Jean-François Nadeau fera paraître, en octobre toujours, chez Typo, des entretiens avec Robert La Palme.

P. C.



Jean-Pierre Girard

JACQUES GRENIER LE DEVOIR



Robert La Palme

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mt
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

Le PENNAC nouveau est arrivé

MESSIEURS LES ENFANTS
roman

PENNAC
Gallimard

Sujet:
Vous vous réveillez un matin, et vous constatez que, dans la nuit, vous avez été transformé en adulte. Complètement affolé, vous vous précipitez dans la chambre de vos parents. Ils ont été transformés en enfants.

Racontez la suite.

revue **possibles** automne 1997

possibles
VOLUME 21 • NUMÉRO 4 • AUTOMNE 1997

sapiens
faber
HOMO VIOLENS
economicus
aestheticus

HOMO VIOLENS

Au commencement... était le Big Bang. Ou alors, c'est selon, le meurtre d'Abel par son frère Caïn. Le déluge. La tour de Babel. Les pluies de soufre et de feu qui arrosèrent Sodome et Gomorre. Jésus, sur la croix. Depuis... un nombre ébouriffant de guerres, de génocides, de purifications ethniques. «Et un Pulp Fiction pour oublier, avec ça?»

On le voit, la violence constitue la trame de nos références culturelles, la moelle épinière de notre bagage génétique, la prunelle de nos réalisations techniques, la crème de nos représentations artistiques, la rime de nos manchettes d'information.

Explorant ce problème aussi vieux qu'épineux, ce numéro de POSSIBLES propose un plaidoyer pour la non-violence, une réflexion structurale à ce plaidoyer, une dénonciation de la violence perpétrée par les États de droit, une enquête surprenante sur le tristement célèbre quartier Côté-des-Neiges, une réflexion sur la violence symbolique et une critique de la représentation de la violence dans les arts visuels.

ESSAIS ET ANALYSES
Ce qui se passe entre de vrais humains
ANDRÉ THIBAUT
Violence et non-violence
NORMANDE VASIL
L'État et la gestion de la violence par l'État
JEAN-CLAUDE BERNHEIM
Zone, rumeurs et violence
DANIEL ELIE
La violence symbolique: de la répression à la séduction
GILLES PORTENEGNE ET CECILE CORNU
Les visages de la violence dans les arts visuels
JENNIFER COUËLLE

POÉSIE ET FICTION
Poèmes à un inconnu
MARIE-CHRISTINE AZBUCUR
Dans l'eau de l'autre
MARTIN THIBAUT
Le passanteur de l'ombre
PAUL BROGRIU
Banc d'assésulés
NORMAND REID
Le coup du peintre et Je suis le nomade
FRANÇOIS MAGNENOT

DOCUMENTS
La grand-MESS
(Média, Économie sociale/solidaire)...
PAUL GRELL
En écho au colloque
REJEAN OLIVIER
Identitaire du Québec contemporain
CHRISTINA TURCOT ET STEPHANIE VAGNELIX

IMAGE
Topologiques - Triptyque, 1994
DOMINIQUE BÉRUBÉ

Abonnement individuel: 25,00 \$
Abonnement institutionnel: 40,00 \$
Abonnement de soutien: 40,00 \$
Le numéro simple: 8,00 \$

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
PROVINCE _____ TÉLÉPHONE _____
OCCUPATION _____
CI-JOINT CHÈQUE OU MANDAT-POSTE DE 25,00 \$ POUR UN ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO _____

Revue Possibles,
B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal, Québec
H3S 2S4

L I V R E S

LA CHRONIQUE

Le «Vacarmeur»

Je suis parti, avec le chien, dans le bois. Bien sûr, si je veux apercevoir le chevreuil, c'est une mauvaise idée d'emmener le chien. Il galope cent pieds devant moi et mène un tapage à faire détalier taupes, perdrix et araignées. Il ne reste plus à détailler que les mouches noires et les papillons blancs, que pas un vacarme, même le plus sauvage, ne dérange. J'en suis donc quitte pour ne détecter que des pistes, des traces, un lit d'herbe tapé par ici, deux branches de saule fraîchement cassées par là, un petit tas de crottes qui fume encore dans le matin frais sous un érable qui commence à jaunir.

J'aime traquer, poursuivre, épier, deviner une présence qui se dérobe, patauger dans la boue de la grève, ou cent traces de sabots révèlent un piétinement passionné, que l'aube toute seule a aperçu, entre les branches. Je suis d'une famille de chasseurs, d'embusqués, de poseurs de pièges. On me fait marcher en avant, à grandes enjambées brisées de souches et de silence, pour faire sortir le lièvre de sa cachette, s'envoler la perdrix du bouleau, se rapprocher le gibier des fusils. Je n'étais pas un tireur, mais un «vacarmeur», celui qui n'aperçoit pas la bête qu'il traque, mais l'entend, la cherche, puis la devine dans les limbes de la fardoche.

Je n'ai pas choisi: traqueur je fus, traqueur je suis resté. Je marche sans cesse sur des sentiers de traverse, à l'affût, extraordinairement attentif, inquiet et espérant, malgré moi. Éternel «vacarmeur», je fais toujours lever un gibier que je ne vois pas, qui défile à mon approche, galope ou vole dans un nuage de feuilles ou un dédale de branches. Spécialiste du débusquement, je donne à voir et ne fais moi-même qu'entraîner. Écrire, c'est cela, tout cela et cela seulement: «vacarmeur», lever le gibier et écouter tirer les autres, dans un lointain très proche.

Peut-être que de savoir ça, et de l'accepter, rend la page blanche mois martyrisante. On fait ce qu'on a toujours fait, phrase après phrase: on épie, on traque, on suit des pistes. On fait tantôt du tapage, tantôt on marche à quatre pattes sur la mousse. Ce n'est pas nous qui chasserons, qui vendrons la peau de l'ours, qui rapporterons le panache. Un écrivain donne à voir et à tirer, il n'épale pas, ne vise pas, ne discerne même pas la proie. Il suit une piste, une idée, un personnage, une suite de repaires qui dépassent de l'herbe, une écorce arrachée, une odeur de cuir, le volètement d'une plume. Il ne voit pas, il cherche à voir. Il ne distingue pas, il encercle, il décrit les paragraphes où se tapit, peut-être, la bête chassée. Il fouille le bois. L'autre, le chasseur, celui, celle qui lit, verra, tuera, plumerà l'outarde, en fera un banquet, auquel vous ne serez même pas invité. L'écrivain de fiction ne sait pas, il présente, il s'enfonce dans les arbres avec le soupçon d'une odeur, le chuchotement d'un secret dans le feuillage, la rumeur d'un grognement de l'autre côté du ruisseau. De temps en temps, il trouve un œuf sur le sable, une plume d'aile, piquée comme un signe ou un signal dans une souche, et il s'enfonce plus loin encore, dans le bois touffu, ces trésors-là au creux de la paume. Verra-t-il le nid, avec la perdrix dessus, les deux chevreuils mâles, en train de se battre à mort, du sang sur leurs bois, le lièvre agoniser d'une balle perdue sous le sapin? Il y a fort à parier que non: l'écrivain de fiction rôde autour du lit des amours ou de la prairie du carnage. Et il décrit ce qu'il voit, c'est-à-dire des pistes, des traces, encore, du sang sur l'herbe, du bruit dans le ravin, des ruines, en somme. Les ruines d'une gloire passée, des vestiges, et qui sont en grande partie indéchiffrables, et qu'il n'a pas le temps de trop détailler, parce qu'un bruit, là-bas, derrière les aulnes, l'effluve de la sueur du chevreuil ou un éclairci creusé par de fortes pattes dans le sapinage, l'obligent à reprendre sa battue.

«Ce qui se décompose en formules chante sa passion au milieu de vous», écrit Giono. Et je sais qu'il veut dire par là que lorsqu'on écrit, on s'enthousiasme grâce à nos sens aux aguets, et non par la magie d'un savoir, d'une quelconque certitude.

Instruit, par mon père et mes oncles, de ma vocation de «vacarmeur», je fus ensuite persuadé d'en faire le cœur de ma vie par ce grand chasseur sans fusil, Giono, l'écrivain du «rythme mouvant et du désordre» de la grande battue qu'est l'existence du poète, perdu en plein bois. «Le poète», écrit Giono, est une sorte de monstre dont les sens ont une forte personnalité. Il est au milieu de ses bras, de ses mains, de ses yeux, de ses oreilles, de sa peau, comme un petit enfant emporté par les géants. Et son travail à lui, c'est de dire. Il a

été désigné pour ça. Les autres font. C'est bien ce que je crois, moi aussi. Et, bien sûr, il y a, dans cette fatalité-là, quelque chose de triste et de décourageant. Montrer au lieu de voir à quelque chose d'une déconvenue imméritée. Mais, aussi, ce n'est pas notre faute si le monde est plein de mystères! «Dans les dessins géométriques des taches brunes des coquilles d'œufs d'alouette, il y a cent vies de savants à user et mille livres à écrire. Le terriblement grave, c'est qu'on peut prendre à partir de là ou à partir du cancer, on arrive toujours et quand même dans le grand élargissement panique de la vie où tout de suite tout est sans bornes.» Et tout est tellement «sans bornes» qu'on ne peut pas connaître, savoir, voir clairement. On ne peut que chercher, fouiller, épier, suivre des pistes. Naturellement.

Si un livre me tombe des mains, c'est qu'il est écrit par quelqu'un qui, règle générale, en dit trop. L'aplomb des Jos Connaissant de tout acabit, lancés à toute allure dans l'accumulation de preuves et de témoignages de cette grande clairvoyance qui est la leur, me décourage. Parce que ce n'y crois pas. Si certains écrivains voient tout, c'est qu'ils ne voient pas grand-chose: ils sont seuls à voir, ils n'ont pas d'imagination, ils ne soupçonnent pas que je cherche, moi aussi, et connais des empêchements de voir, à tout bout de champ. Ce monde-là manque aussi de tendresse et de compassion à l'égard de l'égaré que je suis, et que sans doute l'auteur est lui aussi. C'est alors un perdu comme les autres, mais qui fait semblant de savoir. Cette fausse certitude-là m'ôte d'abord ma confiance et finalement mon attention.

«J'ai vu cent fois», écrit Giono, un saule dans le brouillard être plus qu'un saule et me donner à penser. Quand on écrit, il ne faut rien dédaigner, ni les rêves, ni tel éclat de la lumière, ni le bruit précis d'un geste, ni l'odeur fade et sucrée des pêches qui ont trop attendu dans leur assiette, ni le doux ni le rêche d'une peau, ni le foulard qui s'est accroché soudain dans une branche. «Le monde a mille tendresses, mille surprises dans lesquelles il faut se plier pour les comprendre, avant de savoir ce que représente leur somme.» La somme, comme point de départ, est, comme disent les Français, superlatif. Ce sont les détails qui importent, qui guident, qui indiquent qu'il y a à anguille sous roche, pot-aux-roses ou drame sanglant. «Les océans intérieurs de la conscience des hommes, la géographie ne vous les apprend pas plus que l'anatomie n'apprend au chirurgien le mystère des passions.» Il faut s'immerger ou émerger, descendre ou remonter pour voir, puis replonger, suivre le courant, lutter contre, regarder, sentir et apercevoir avec son corps. C'est ça, la présence: écrire avec son corps. Y être, y rester assez longtemps pour avoir vraiment le soupçon de ce qui fait avancer le personnage, de ce qui le déchire ou l'enchanté, et ce sont souvent, presque toujours, des «détails».

Voyez, humez, ce commencement d'une histoire de Giono — *Entrée du printemps* — et vous saurez me dire si l'on n'y retrouve pas, à son meilleur, l'art du «vacarmeur»:

«C'était plein de fumée et de cris. Là-bas au fond, les vaches tapaient du pied et secouaient les chaînes, éternées par toute cette fumée, ces cris, ces chansons. Une grosse odeur de purin et de foie sec coulait alors comme de la boue sur l'odeur des viandes, du vin et des chandelles. Rodolphe poussait dans ses moustaches des rots qui sentaient le chamois et la pipe...»

On a envie de savoir à qui appartiennent ses cris, ses chansons, quel est ce festin sauvage dans le champ, qui est ce Rodolphe assis devant «une table couverte de sang, de poil et de plume».

J'ai souvent célébré Giono. J'ai répété, à qui voulait bien l'entendre, qu'il m'avait donné la permission d'écrire comme je le voulais, c'est-à-dire avec mon corps. De *L'Homme qui plantait des arbres* et du *Hussard sur le toit*, on a fait deux jolis films, inspirés. Mais Giono s'y trouve à peine. Il faut lire son *Chant du monde*, son *Jean le Bleu*, son *Roi sans divertissement*, ses *Deux Cavaliers de l'orage*, entre autres.

Et vous ne ferez plus partie, pour sûr, de ces gens — appartenant toujours les mêmes — «qui s'étonnent de saint François parlant aux oiseaux».

Le chien revient bredouille de notre promenade. Pas moi: j'ai vu et suivi des pistes.

De Jean Giono, retenons tout l'œuvre. Les phrases, ci-haut mentionnées, sont extraites de *La Rondeur des jours* (Gallimard, 1954, Folio n° 1143).



Robert Lalonde

Un écrivain donne à voir et à tirer, il n'épale pas, ne vise pas, ne discerne même pas la proie. Il suit une piste, une idée, un personnage, une suite de repaires qui dépassent de l'herbe, une écorce arrachée, une odeur de cuir, le volètement d'une plume.

LETTRES QUÉBÉCOISES

Paroles de mecs

Les temps sont durs, question d'âge ou de condition sociale

NOUVELLES VAGUES

POUR UNE ÉPOQUE FLOUE

Normand Boisvert
Triptyque, Montréal, 1997, 135 pages

RISIBLE ET NOIR

Maxime-Olivier Moutier
Triptyque, Montréal, 1997, 137 pages

ROBERT CHARTRAND

Les personnages d'hommes de ce recueil au titre facile qu'est *Nouvelles vagues pour une époque floue* sont le plus souvent des bons gars qui se dépatouillent du mieux qu'ils peuvent dans cette vie qui ne leur a pas fait de cadeau. Si l'époque est floue parce que sans repères, les temps, en revanche, sont durs. À l'approche de la fatidique quarantaine, ces types se trouvent souvent coincés: l'un entre sa vieille mère, ridicule mais bonne pourvoyeuse, et le souvenir amer du père dont il rêve — geste de libération dérisoire — de rayer la pierre tombale avec un caillou; un autre, démon de midi oblige, sera déchiré entre l'auto de luxe qu'ils vient de s'offrir et sa petite amie qui veut un enfant, celle-ci ayant d'ailleurs les mêmes initiales — BM — que l'auto. Un autre, enfin, va se retrouver seul, avec l'envie soudaine de décrocher de tout, parce que sa vie n'a été jusque-là qu'une suite de faits divers sans liens.

Il y a de la trulence dans plusieurs de ces nouvelles, comme *Dieu ne badine pas avec les bas filets*, où un paumé du désir qui s'adonne à son fétichisme est importuné par Dieu lui-même qui le sémence au téléphone; dans *Pour un petit bout de crayon*, un chômeur exaspéré se venge fort théâtralement d'un fonctionnaire de l'assurance-chômage à qui il trouve tous les défauts imaginables: il est laid, boutonneux, homosexuel et — ô horreur! — susceptible... À défaut de l'entourage, c'est le personnage principal qui sera affreux, comme ce Jony Babeux, moche et naïf, qui mourra d'une balle perdue après avoir voulu secourir une jolie fille.

Les dénouements de ces saynètes cruelles ou drolatiques sont parfois de simples pirouettes, comme s'il n'y avait rien à comprendre à cette époque floue; et Boisvert, le plus souvent, s'en tient à un ton tse-veux-dire, conforme à l'époque sans doute. Un ton semblable à celui de ces humoristes — mâles, pour la plupart —, forts en gueule et en gags faciles, grands recycleurs de lieux communs, qui sévisent sur nos scènes depuis peu. Convenons-en: il y a un public; mieux: il y a un marché pour ce type d'humour.

Tranches de vécu

Maxime-Olivier Moutier nous sert lui aussi, dans *Risible et noir*, des tranches de vécu, parfois saignantes. Mais le risible ne se veut pas drôle. L'auteur semble plutôt vouloir s'attaquer aux préjugés et aux lieux communs sur les

Noirs, les femmes, les vieux, les pauvres, etc., comme l'indique le premier texte de son recueil, qui se termine ainsi: «*Tout est tout le temps de la faute des autres et puis tout le monde, de toute façon, généralise tout le temps.*»

La plupart des nouvelles se déroulent dans le quartier Centre-Sud de Montréal, avec sa pauvreté, le désœuvrement de ses habitants, ses logis sans clés dont on est expulsé sans préavis et dont on déménage souvent à la cloche de bois, comme il est dit dans *Le Poids des amis*.

Quant aux personnages principaux, comme dans le recueil de Normand Boisvert, ce sont des hommes. Ils peuvent être violents, comme cet alcoolique de *La Prière*, ou maladroits et touchants, comme ce pauvre type de *Ce n'est pas ça* qui croit avoir tout fait — ou acheté — pour rendre sa femme heureuse sans jamais y parvenir. Les femmes, elles — femmes de rêve, prostituées attendrissantes, compagnes insaisissables ou insatisfaites —, Moutier nous dit que, toutes conditions confondues, elles n'aiment toujours qu'une fois et ce n'est la peur de la solitude qui leur fait se soumettre aux pires misères. Étonnante généralisation...

Quant aux malentendus dans les couples, ils ne sont pas près de disparaître: dans *L'Impasse*, qui se passe en 2025, un machiste dont la petite amie se dit fièrement aussi belle que comme songe à s'enfuir en Afrique, où il compte bien trouver des femmes soumises qui savent se rendre utiles à leur tyran de mari...

Moins antipathiques que ceux-là, les gars d'autres récits avouent qu'ils auraient bien aimé avoir une bonne grosse maman, ou devenir marins au long cours, ou parler enfin de leur père, ou mieux connaître ce copain de jeunesse si beau, si flamboyant qu'il ne pouvait que mourir jeune...

Moutier, cela se sent, a voulu rendre le Centre-Sud de Montréal et ses habitants attachants, au-delà des clichés habituels. Voilà pourquoi la désolation s'arrête le plus souvent au seuil du désespoir. *Risible et noir* nous dit, par le détour de la fiction, que les laissés-pour-compte de la société sont aussi sensibles et porteurs de rêves que les autres; et que ce sont la peur et l'humiliation qui expliquent leur passivité, leur repli sur eux-mêmes, leurs distractions quétaines. Ce propos, louable, on l'entend très nettement dans certaines nouvelles de Moutier lorsqu'entre deux tranches de vie sont intercalées des réflexions ou des critiques plus abstraites. C'est alors qu'on se rappelle que l'auteur, comme il est dit au dos du recueil, est aussi intervenant psychosocial. Moutier a donc mis sa fiction au service de ce qu'il estime être des vérités importantes; celles-ci, malheureusement, encombrant celle-là.



LIVRE DE POCHE

L'ENCHANTEUR

Vladimir Nabokov
Traduit de l'anglais
par Gilles Barbedette
Rivages poche/
Bibliothèque étrangère
Paris, 1997, 136 pages.

Il ne peut y avoir de meilleure occasion de célébrer le travail de Rivages poche que la publication de ce bijou ciselé par Nabokov. Contenant

le germe de l'immense *Lolita*, *L'Enchanteur* n'a été publié en anglais et en français qu'en 1986. Il s'agit d'un texte brillant, aussi drôle que trouble, à travers lequel le lecteur retrouvera les éléments qui ont fait à la fois le génie et le scandale de *Lolita*. Comme c'est souvent le cas chez Rivages, la texture de la couverture et la rigidité du papier ajoutent le plaisir de la manipulation à celui de la lecture.

LE BOUQUINISTE

PIERRE CHAPUS

Livres anciens et d'occasion
Gravures

Philo - Littérature - Histoire Arts -
Canadienne

Les choix d'un libraire

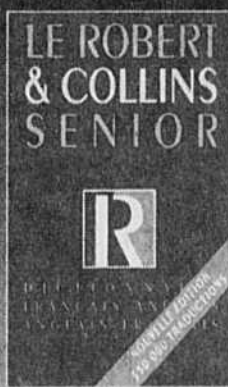
ACHAT ET VENTE

2065, SAINT-DENIS

MONTREAL 842-9204

le Parchemin

Le plus grand choix de livres scolaires à meilleur prix...



LE PETIT ROBERT
rég. : 72,95 \$
Notre prix : 48,95 \$

LE PETIT ROBERT
Dictionnaire illustré
des noms propres
rég. : 74,95 \$
Notre prix : 50,95 \$

LE ROBERT & COLLINS SENIOR
Dictionnaire
français-anglais
anglais-français
rég. : 49,95 \$
Notre prix : 34,95 \$

le Parchemin

Mezzanine Métro Berri-UQAM
Montréal (Québec) (514) 845-5243

Prix en vigueur jusqu'au 20 septembre 1997



832 pages 39 \$

COLLABORATEURS

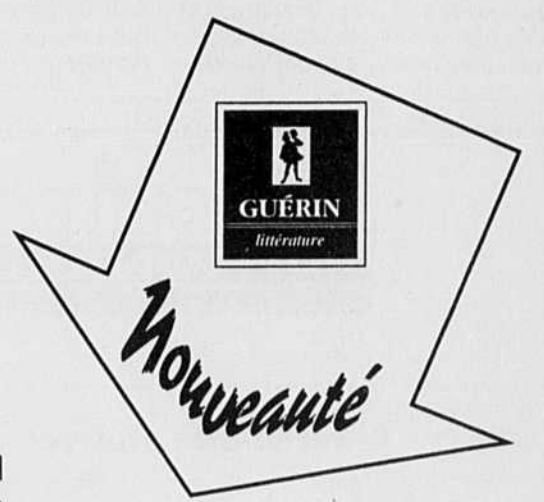
Sous la direction de RÉGINALD HAMEL

Andrés, Bernard,
Université du Québec
à Montréal
Bellemare, Madeleine,
CÉGEP de Saint-Laurent
Bérard, Sylvie,
Université de Toronto
Blouin, Louise,
Collège de Rosemont
Boivin, Aurélien,
Université Laval
Dion, Robert,
Université du Québec
à Rimouski
Dorion, Gilles,
Université Laval
Fortin, Nicole,
Collèges de Limoilou et
François-Xavier Garneau

Fournier, Marcel,
Université de Montréal
Gagnon, Serge,
Université du Québec
à Trois-Rivières
Godin, Jean Cléo,
Université de Montréal
Hamel, Réginald,
Coordonnateur de cet ouvrage,
Université de Montréal
Laroche, Maximilien,
Université Laval
Le Blanc, Benoît,
Radio CIBL-FM
Legris, Renée,
Université du Québec
à Montréal
Lemire, Maurice,
Université Laval

Leroux, Georges,
Université du Québec
à Montréal
Lever, Yves,
CÉGEP Ahuntsic
Lord, Michel,
Université de Toronto
Moisan, Clément,
Université Laval
Nadeau, Vincent,
Université Laval
Paillé, Michel,
Démographe au Conseil
de la langue française
Péan, Stanley,
Université Laval
Riendeau, Pascal,
Université de Montréal

Robert, Lucie,
Université du Québec
à Montréal
Saint-Gelais, Richard,
Université Laval
Samson, Jacques,
CÉGEP Maisonneuve
Téti, Michel,
Université Laval



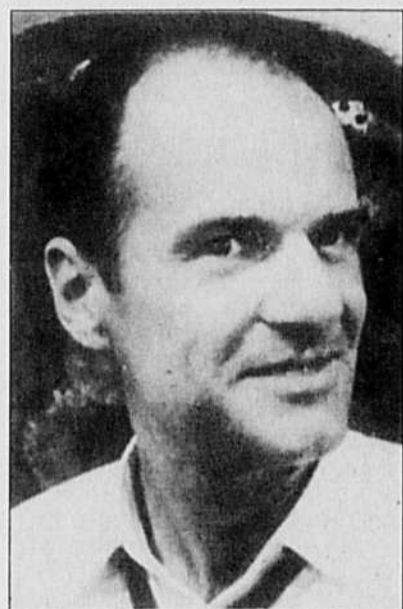
GUÉRIN
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923
Adresse Internet: http://www.guerin.qc.ca
Courrier électronique: franc@guerin-editeur.qc.ca

L I V R E S

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Robert Pinget
et ses fantômesUn hommage à l'une des figures
du nouveau roman

Né à Genève le 19 juillet 1919, Robert Pinget avait accepté de rédiger pour le Dictionnaire de Jérôme Garcin sa notice biographique, lapidaire, réduite à l'essentiel: «*Enfance magnifique en famille. Études classiques au collège, puis études de droit jusqu'au brevet d'avocat. Mobilisé en 39-45. Installé à Paris en 1946. Y travaille d'abord la peinture, puis reprend définitivement la littérature.*» Il est décédé à Tours le 25 août dernier.



Robert Pinget

ARCHIVES LE DEVOIR

se que ma plume s'efforce de transcrire.»

Ailleurs, il écrira vouloir «*habiter chaque énoncé pour lui donner son sens*» car «*les voix subsistent bien après les cadavres*». Tout l'art de Pinget est dans ces paroles. Dès son premier livre de nouvelles, *Entre Fantoine et Agapa*, en 1951, et plus encore avec ses premiers romans, *Mahu ou le matériel* (1952), *Le Renard et la Boussole* (1953), *Graal flibuste* (1956), *Baga* (1958)... s'affirme ce génie de la combinaison, de cet «*irrationnel*» qui surgit au détour d'un mot, d'une phrase, que l'on n'attendait pas, qui surprend, effraie ou angoisse, et toujours fait rire!

Un démiurge de fantaisie

Avec *L'Inquisitoire* en 1962, se confirme une autre tendance, une autre tentation littéraire de Pinget: celle de créer, tel un démiurge de fantaisie, une multitude de figures, de personnages, qui n'ont pas plus (mais pas moins non plus...) d'épaisseur que la feuille de papier sur laquelle ils sont nommés. C'est surtout par cela, plus encore que par le traitement particulier du langage, que Pinget deviendra, au début des années 60, le représentant le plus radical d'une école qui n'avait pas encore trouvé sa charte: le nouveau roman.

Ainsi va surgir une famille, une communauté loufoque et vertigineuse.

Quelques figures de proue, plus entêtées que d'autres à exister: Mortin, Monsieur Songe. Ce dernier personnage — qui sera aussi, avec le dernier tome de ses carnets publiés cette année, le dernier à parler — est le double, la doublure de l'écrivain. Mais, plaçant sous la plume de Monsieur Songe toute une cargaison de désespoir, de pusillanimité, de questions absurdes et de conclusions en forme de sonnettes, Pinget s'en dégage, peut montrer un visage presque serein, amusé.

«*Il faut coller à son nom, tu dois l'habiter aux syllabes, tu dois les pénétrer jusqu'à ce qu'il réponde au moindre geste, tu dois l'habiter comme une maison.*» Pinget — et son théâtre de l'action minimale, de l'immobilité sidérée, le prouve — a convoqué la foule de ses fantômes. Il a eu la délicatesse de leur donner des noms de fantaisie, car il répugnait à la confidence et au dévoilement de l'intimité.

L'Action
NATIONALE

C'est le 80e anniversaire

Revue mensuelle, 38,00 \$ par an

- Sociale, économique et indépendantiste
- Indépendante des partis politiques
- Des faits, des idées et des solutions
- 2000 pages par année
- Plus de 200 collaborateurs

425, boul. de Maisonneuve Ouest,
Bureau 1002
Montréal H3A 3G5

Téléphone: 514-845-8533
Télécopie: 514-845-8529

ESSAIS

Les mousquetaires
de l'informationLes agences de presse s'escriment en vain
sur tous les continents

ANTOINE CHAR

L'une roule sur l'or, l'autre a un pied dans la tombe; quant aux deux autres, elles tirent le diable par la queue. Si Reuter ne compte plus ses clients aux quatre coins de la planète, United Press International (UPI) devrait fermer ses portes d'ici peu, alors qu'Associated Press (AP) et l'Agence France-Presse (AFP) tentent à tout prix de retenir leurs clients.

On le voit, elles sont quatre, mais les «mousquetaires de l'information» risquent bientôt de ne plus être que trois à s'escrimer sur tous les continents pour être les plus rapides à transmettre les dépêches sous forme de «flash», de «bulletin» ou d'«urgent» à des clients toujours en mal d'informations et d'images.

Les journalistes de ces agences mondiales sont de véritables «ouvriers de l'information» travaillant dans l'ombre et transmettant leurs «papiers» plus vite que celle-ci. Ils sont rigoureusement sélectionnés pour leur esprit de synthèse et leur culture générale. L'objectivité est leur éthique d'acier. Ils sont indispensables parce qu'ils sont partout.

Partout? Oui, mais CNN l'est aussi avec ses caméras-stylos.

Lorsqu'en plein cœur de l'été, un Boeing 747 de la Korean Airlines s'est écrasé au large de Guam, dans le Pacifique-Sud, c'est Cable News Network qui était au milieu de ces quelque 300 cadavres et c'est cette chaîne d'information continue qui servait de matière première aux quatre agences mondiales.

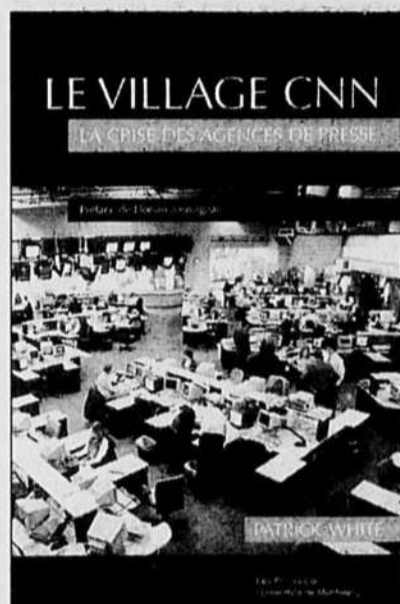
La retransmission en direct d'événements au petit écran remplace de plus en plus le travail de ces agences, même «localement» avec la multiplication des clones de CNN dans chaque pays industrialisé.

«Dans une certaine mesure, les agences sont devenues des courroies de transmission des médias audiovisuels qui diffusent de l'information continue. Les agences citent maintenant CNN constamment. Elles paient des journalistes à temps plein pour qu'ils écoutent les émissions de CNN.»

CNN et les agences

Patrick White a raison, mais il ne consacre que quelques maigres lignes au combat que se livrent la chaîne d'Atlanta et les agences de presse mondiales. Dommage, car cette bataille peu connue du grand public a des répercussions concrètes sur leur «quête de sens» dans la surinformation actuelle.

Le correspondant de Reuter à Québec vise également juste en prédisant ceci: «*Les chaînes spécialisées dans l'information vont prendre de plus en plus d'importance d'ici l'an 2000, et l'accès prochain à 500 canaux de télévision modifiera considérablement le fonctionnement des agences.*»



Comment? L'explication fait défaut. En fait, *Le Village CNN*, la crise des agences de presse est davantage une radiographie de Reuter, de l'AFP et de UPI qu'une analyse pointue et fine des retombées du *number one* de l'information continue sur le travail des «quatre sœurs». L'auteur l'a peut-être voulu ainsi, mais pourquoi alors un tel titre quand, par ailleurs, un seul chapitre est consacré à CNN?

Comment tout bon soldat de l'information, Patrick White passe minutieusement en revue chacune des agences, nous en fait un portrait éclairant en nous dispensant néanmoins de leurs «grands coups» (Reuter ne fut-elle pas la première à annoncer l'assassinat d'Abraham Lincoln en 1865?), de leurs «ratés» (UPI n'a-t-elle pas soutenu que l'implosion de Tchernobyl en 1985 avait fait des dizaines de milliers de morts?), et de leurs «grandes coquilles» («*La reine accouche d'un lardon*», avait lancé trop hâtivement l'AFP lors de la naissance du prince Charles).

Quelques anecdotes, même s'il s'agit d'un mémoire de maîtrise dépoussiéré, ne font jamais de tort à un ouvrage sur la communication, surtout lorsqu'il s'agit d'un sujet aussi aride que les agences de presse.

En fait, le livre de Patrick White se lit comme une dépêche tombée sur le fil: un maximum d'informations en un minimum de mots, dans un style concis mais fort peu imagé.

POÉSIE

Le récit
du poèmeÉlaborer par
l'écriture un lieu
de coexistence des
genres littéraires

LE FAISEUR D'ÎLES

Émile Martel
Écrits des Forges, Trois-Rivières,
1997, 57 pages

LE DERNIER VOYAGE

Alain Bernard Marchand
Les Herbes rouges, Montréal, 1997,
58 pages

DAVID CANTIN

Certains auteurs trouvent dans la poésie un lieu de coexistence des genres littéraires; le poème en tant que récit, essai, théâtre d'une mémoire fragmentée. Comment peut-on approfondir cette forme hybride? On retrouve dans les derniers livres d'Émile Martel et d'Alain Bernard Marchand le dialogue possible entre la naissance d'une histoire qui émerge d'un regard poétique. De quelle façon ces prosateurs en arrivent-ils à l'acte même du poème?

Après avoir reçu le prix du Gouverneur général pour son recueil *Pour orchestre et poète seul* (Écrits des Forges, 1995), Émile Martel poursuit avec un deuxième titre aux Écrits des Forges: *Le Faiseur d'îles*. D'abord connu en tant que romancier au début de la décennie 70, ses livres témoignent de l'exploration des formes littéraires et de la connaissance humaine. Moins démesuré que ses projets aux Éditions de l'Hexagone, *Le Faiseur d'îles* peut être perçu comme une série de métaphores sur le travail du poète: «*Le travail de faiseur de lieux est en effet de très près lié à la contemplation qui est à la frontière entre l'admiration et l'observation: l'arrêt réfléchi. Nous sommes des travailleurs dans le temps, dans le silence presque autant que dans la planète.*»

Dans une suite de 47 proses, Martel décrit la raison d'être du faiseur d'îles de même que l'indifférence qu'on lui réserve face aux autres métiers. Il cite ses exploits, ses découvertes, sa patience devant son «engagement [à] refaire le monde». Cette démarche tient, en quelque sorte, de l'exercice de style, du décalage de la variation sur un thème particulier. En un sens, ces poèmes rejoignent les préoccupations musicales et esthétiques de *Pour orchestre et poète seul*.

Limitation et richesse

J'ai tendance à croire que cette recherche du poétique, bien qu'intéressante, entraîne avec elle un discours des plus répétitif. Très objective, la prose de Martel se limite à travers le sujet qu'elle exploite. Il y a beaucoup plus de richesse, à mon avis, dans une œuvre comme *Humanité, nouvelle tentative* (L'Hexagone, 1997). C'est dans cet ouvrage que l'on découvre le véritable poète derrière l'imaginaire du romancier.

Relevant moins de l'innovation littéraire, le travail de prosateur d'Alain Bernard Marchand se condense dans ses cahiers de récits poétiques aux Herbes rouges. Depuis *C'était un homme aux cheveux et aux yeux foncés* (Les Herbes rouges, 1992), tout l'univers de cet auteur s'organise autour de la notion d'errance, afin de mieux comprendre la signification de certains événements du passé. Avec *Le Dernier Voyage*, on découvre 50 petites proses qui s'apparentent à des fragments d'un long journal intime. Il est question des moments clés de l'existence (la naissance, l'adolescence, la découverte de l'amour), mais toujours sous des angles inattendus. D'abord anodin, ce retour vers l'enfance déconcerte grâce à son dépouillement nécessaire: «*Dans la première clarté, il y a un grand lac. Nous n'en pouvons plus de signer des yeux. Ma mère dit: "C'est ici." Nous sommes devenus des étrangers sur la route. Je ne trouve pas l'école. Je prends les rues comme elles viennent. J'apprends à me laisser aller. C'est toujours la terre, le vent, l'eau et la lumière qui nous tiennent dans le monde.*»

Ces «*récits de passage*» s'adressent au poétique dans la fascination qu'ils provoquent à travers l'essence même des choses. Omniprésente, la perspective d'Alain Bernard Marchand tient dans son rapport d'ouverture au monde: des fragments d'une émotion transitoire face à la beauté de l'instant. Il existe quelque chose de précieux dans ce livre très simple.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

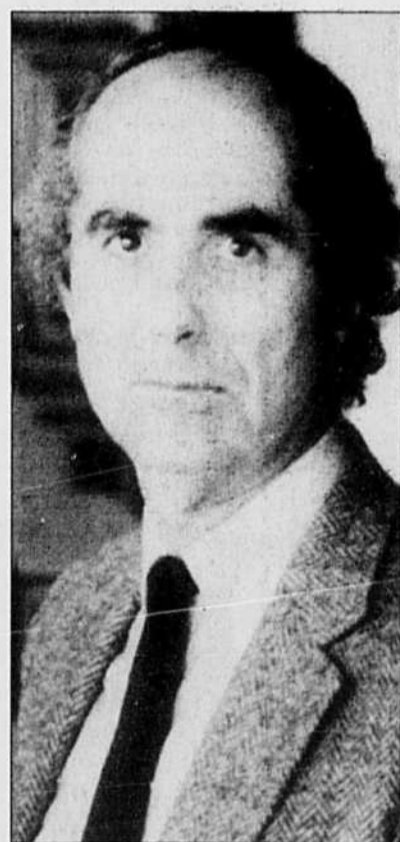
Roth, obscène et grandiose
Trente ans après Portnoy, le sulfureux romancier
américain nous entraîne dans une descente aux
enfers allègre et décapante

LE THÉÂTRE DE SABBATH

Philip Roth
Traduit de l'américain
par Lazare Bitoun
Gallimard, coll. «Du monde entier»
Paris, 1997, 470 pagesJOSYANE SAVIGNEAU
LE MONDE

Obscène. En ces temps où régissent les «culs serrés» — petits mecs, femmes puritaines, police de la pensée à tous les étages — qui ont imposé leur dédain du désir, il fallait oser cette obscénité-là, ce *Théâtre de Sabbath*, 470 pages de farce désastreuse et de tragédie allègre, de sexe, de cris, de mort aussi, l'univers d'une sorte de Gargantua qui aurait croisé les personnages d'Otto Dix (c'est un tableau de Dix qui était opportunément reproduit sur la jaquette de l'édition américaine). Philip Roth n'est pas du genre à reculer devant l'obstacle. Quant à choquer, il a l'habitude. Voilà 30 ans qu'il s'est brouillé définitivement avec une partie de la communauté juive américaine — lui, le petit juif de Newark qui n'a cessé d'interroger sa judéité — à cause d'Alex Portnoy, son branleur sublime, qui fit de lui un *best-seller* mondial. Il n'a certes pas tenté d'arranger les choses en appelant son héros insolent et libidineux «Sabbath» — Morris Sabbath, dit Mickey. Mais il y a bien longtemps qu'il ne se soucie plus d'arranger quoi que ce soit. Il a pourtant reçu pour ce roman le National Book Award 1995, ce qui tendrait à prouver que, tout de même, l'Amérique littéraire n'est pas aussi dominée que la France par une sorte de clergé intellectuel coincé entre conformisme et poujadisme.

Alex Portnoy, c'était le héros de la trentaine provocante — Mickey Sabbath, c'est celui de la soixantaine implacable —, 64 ans, cerné par la mort, la folie, le délire suicidaire. Mais avec l'un comme avec l'autre, il faut s'embarquer sans préjugés pour un voyage qui n'est pas de tout repos; pour savoir ce qu'un écrivain magnifique fait de sa «vie d'homme». Et, grâce à la remarquable traduction de Lazare Bitoun (le meilleur traducteur de Roth depuis des années, dont on espère qu'il reprendra les titres qui ont été gagnés, comme *Les Faits*), on ne perdra rien du rythme de Roth, de l'involution du langage, des jeux de style qui sont l'une des merveilles de ce texte.



Philip Roth

viendront se branler sur sa tombe.

Une époque bizarre

N'est-ce pas choquant, en 1994? N'est-ce pas «démodé», «*pathétique*», comme le dit à Mickey son ami Norman, qui voudrait le faire soigner? «*Faut-il que cette époque soit bizarre pour penser que le sexe puisse constituer une forme de rébellion. [...] Le dernier sursaut de la vieille polémique usée du mâle. Alors que s'achève le plus sanglant de tous les siècles, tu passes tes jours et tes nuits dehors à essayer de fomenter un scandale érotique. Tes plus qu'une putain de relique, Mickey!*» A moins que le vraiment démodé, au fond, ce soit cette exclusion de l'université imposée à Mickey parce qu'il avait enregistré une cassette obscène — dont Roth propose «*une transcription non expurgée*» — avec une étiquette. «*[...] Mais même Sabbath n'arrivait pas à comprendre comment il pouvait perdre son emploi dans une faculté des arts et lettres pour avoir appris à une jeune fille de 20 ans à parler cru 25 ans après Pauline Reage, 80 ans après James Joyce [...], sans parler des 400 ans après Rabelais.*»

Au bout du compte, pourquoi ce livre fou, ce sabbat de sorcières et de sorciers avec Mickey Sabbath? Pour comprendre comment «*en finir*» — «*Mishima. Rothko. Hemingway. Berryman. Koestler. Pavese. Kosinsky. Arshile Gorki. Primo Levi. Hart Crane. Walter Benjamin. Une bande assez unique en son genre. Pas déshonorant du tout d'ajouter son nom à cette liste. Faulkner qui s'est pratiquement bousillé à l'alcool. Tout comme [...] Ava Gardner. Chère Ava. Pas grand-chose qui pouvait l'étonner chez les hommes, Ava. L'élegance et la crasse, un mélange parfait, rien à dire. Morte à 62 ans, deux ans de moins que moi!*» Sans doute. Mais, plus sûrement, une fois encore, pour «*abolir la mort — une idée merveilleuse, même s'il n'était pas le premier, dans une rame de métro ou ailleurs, à l'avoir, à s'y accrocher désespérément, au point de renoncer à la raison.*» Oui, pendant presque 500 pages, Philip Roth a arrêté la mort, la fatigue, la déprime, la lourdeur d'un printemps qui ne vient pas. La descente aux enfers de Mickey Sabbath est effrayante, mais cathartique. On finit sa lecture épuisé, avec une certaine colère contre ce type «*dégoûtant*», cet écrivain fanatique de ses propres obsessions, de sa rage, de son angoisse de vivre. Mais avec une admiration absolue pour cette incessante passion d'écrire, lucidement, sa folie, de crier, de déranger, encore et toujours. Jusqu'au bout du chemin. Et au-delà.

Comment les
prosateurs
en arrivent à
l'acte même
du poème?Comment les
prosateurs
en arrivent à
l'acte même
du poème?

LE DEVOIR

À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

LE PETIT JOURNAL
L'actualité vue par des jeunes. Le retour à l'école, les 20 ans de la loi 101 et une jeune Québécoise en classe d'immersion aux États-Unis.
TQS, 15h30

GRANDS REPORTAGES
Le mal russe. L'état de santé des Russes est inquiétant. Plusieurs montrent du doigt les essais nucléaires, le carburant toxique et certains produits chimiques d'usines.
RDI, 20h

QUÉBEC PLEIN ÉCRAN
Anne-Marie Dussault s'entretient avec Robert Lalonde.
Télé-Québec, 20h

NATIONAL GEOGRAPHIC
Tout sur les alligators. À ne pas confondre avec les crocodiles!
PBS-33, 21h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

LE DRAGON DE M. POMALO
(4) Hol. 1983. Dessins animés de B. Kroon, H. Geelen et B. F. Jensen. Dans une cité investie par une créature maléfique, un chat astucieux tente de faire la lumière sur une affaire de vol de banque dont est accusé un ours richard et peu futé.
TQ 16h

STAR TREK III: À LA RECHERCHE DE SPOCK
(4) (Star Trek III: The Search For Spock) E.-U. 1984. Science-fiction de L. Nimoy avec William Shatner, Christopher Lloyd et Robin Curtis. Le commandant d'un vaisseau spatial s'en va récupérer le cadavre de son second sur une planète fertilisée artificiellement.
TVA 18h30



INDIANA JONES ET LA DERNIÈRE CROISADE
(4) (Indiana Jones and the Last Crusade) E.-U. 1989. Aventures de S. Spielberg avec Harrison Ford, Sean Connery et Allison Doody. En 1938, un archéologue aventurier tente de retrouver son père retenu prisonnier en Europe.
TQS 20h30

DÉLICATESSEN
(3) Fr. 1991. Comédie de J.-P. Jeunet et M. Caro avec Dominique Pinon, Jean-Claude Dreyfus et Marie-Laure Doumieu. Dans une banlieue dévastée, un jeune concierge sympathique avec la fille de l'inquiétant boucher qui est propriétaire de l'immeuble.
TQ 21h

Paule des Rivières

| CANAUX | 16h30 | 17h00 | 17h30 | 18h00 | 18h30 | 19h00 | 19h30 | 20h00 | 20h30 | 21h00 | 21h30 | 22h00 | 22h30 | 23h00 | 23h30 |
|-------------------------------|--|---|--|---------------------------|---|----------------------------------|---|---|---------------------------|---|-----------------|----------------|--------------------------------|--|-------|
| 2 (2) 4 (4) | L'Arche de Noé | Chez nous 97 | Le Journal du siècle (12) (9) (13) Passion plein air | Le Téléjournal | Les Aventures du jeune Indiana Jones | | Cinéma / LE RETOUR DU JEDI (4) avec Mark Hamill, Carrie Fisher | | | | | Le Téléjournal | Les Nouvelles du sport (22:25) | Cinéma / EUROPA, EUROPA (4) avec Marco Hofschneider, Julie Delpy (22:45) | |
| 6 (7) 9 (9) | | | | | | | | | | | | | | | |
| 9 (11) 12 (12) | | | | | | | | | | | | | | | |
| 4 (5) 6 (6) | Cinéma / LES MEURTRIÈRES (6) avec Marilu Henner, Susan Blakely (15:00) | Vins et Fromages | Fleurs et Jardins | Le TVA | Cinéma / STAR TREK: À LA RECHERCHE DE SPOCK (4) avec William Shatner, Christopher Lloyd | | | | | | | | | | |
| 7 (8) 9 (9) | | | | | | | | | | | | | | | |
| 10 (11) 13 (13) | | | | | | | | | | | | | | | |
| 40 (40) | | | | | | | | | | | | | | | |
| 15 (17) 24 (30) 46 (46) | Cinéma / LE DRAGON DE M. POMALO (4) Dessins animés (16:00) | Mais où se cache Carmen Sandiego? | L'Étalon noir | National Geographic | Télé-Festival | | | | | | | | | | |
| 2 (4) 16 (30) 40 (35) 49 (49) | La Maison du futur | @ Arobos (17:40) | Grand Journal (12) Hebdo Sports (17:40) | Rumeurs | Cinéma / MARIAGE À LAS VEGAS (6) avec Mark-Paul Gosselaar, Tiffani-Amber Thiessen | | | | | | | | | | |
| 5 (6) 4 (4) | Beach Volleyball (15:30) | Cart Racing / Indy Vancouver Qualifying | Saturday Report | Fashion File | E.N.G. | | | | | | | | | | |
| 8 (13) 12 (12) | Missing (16:00) | Roadcrew | Home Improv. | Newsline | Regional... | Entertainment Now | Dr. Quinn, Medicine Woman | FX: The Series | | | | | | | |
| 8 (13) 22 (22) | O Siem (16:00) | World Championship Wrestling | Pulse | Mtl Sports | Star Trek: Voyager | Four by Four Crescendo | | | | | | | | | |
| 3 (8) 5 (5) | U.S. Open Tennis (11:00) | | News | CBS News | Entertainment this Week | Dr. Quinn, Medicine Woman | Early Edition | | | | | | | | |
| 5 (10) 33 (33) | WNBA Basketball / Championship Game (15:45) | | NBC News | NBC News | Home Improv. | The Pretender | Cinéma / IN THE LINE OF DUTY: KIDNAPPED (4) avec Dabney Coleman, Timothy Busfield | | | | | | | | |
| 57 (57) 6 (6) | People Near Whales of... | Antiques Roadshow | The Lawrence Welk Show | Austin City Limits | Keeping Up... | Thin Blue Line | The World of National Geographic | Cinéma / IVAN THE TERRIBLE avec N. Tcherkassov | On Tour (23:25) | | | | | | |
| 6 (24) 24 (24) | Xena... (16:00) | Bugs Bunny and Tweety Show | News | Focus Ontario | NFL's Greatest Moments | Nan's Taxi | Buskers... | Early Edition | Touched by an Angel | Global News | Sat. Night Live | | | | |
| TSN (TSN) | Polka... (16:20) | Sharon... | Wildside | The Intrepids | Off the Hook | Journeys | | Cinéma / THE WRONG BOX (3) avec John Mills, Michael Caine | Conv. (21:50) | Cinéma / THE NOTORIOUS LANDLADY (4) (22:15) | | | | | |
| RDS (RDS) | Baseball / Blue Jays - Marlins (16:00) | | Grands Voiliers | Sports 30 Mag | Monde du sport | | | | | | | | | | |
| TV5 (TV5) | Tennis / U.S. Open (15:00) | | Grands Voiliers | Sports 30 Mag | Monde du sport | | | | | | | | | | |
| CF (CF) | Vins et... | Journal suisse | Pyramide... | Thalassa | Journal FR2 | Jeux sans frontières | | | | | | | | | |
| MP (MP) | Schtroumpfs | Télé-Pirate | Génération W | Chair de poule | Covington... | Shlak | Gymtonik | | | | | | | | |
| MM (MM) | Week-end 1995 (12:00) | | Musique vidéo | Box-office | Perfecto | Concert intime / Roch Voisine | Week-end 1995 / Se poursuit jusqu'à 2h00. | | | | | | | | |
| SE (SE) | VideoF. (14:30) | Daily R.S.V.P. | MuchMegaHits | Fax | Spotlight | Start Me Up | Big Ticket / Great Big Sea... | VideoFlow | Beavis & Butt-Head | | | | | | |
| YTV (YTV) | La Famille Perez (16:45) | | Blake et Mortimer (18:40) | Au secours du petit panda | Président junior | | | | | | | | | | |
| RDI (RDI) | Flipper | Eerie Indiana | Shirley Holmes | Reboot | Buffy the Vampire Slayer | Goosebumps | Are You Afraid of the Dark? | Anti-Gravity | Deepwater... | Super Dave... | Nighthood | Sailor Moon | | | |
| D (D) | Bull. de santé | Aujourd'hui | Bull. jeunes | Branché | Jrnl du siècle | Monde ce soir | Cdn à Moscou | Grands Reportages | Le Journal RDI | Raison Passion | Trajectoires | Le Point final | Griffe | Mtl spectacle | |
| | Cinéma / LA FILIÈRE FRANÇAISE II (3) (16:00) | | Samedi de rire | Animalier | En rappel / Le Groupe Sanguin 1 | La Rochefoucauld, une famille... | Biographies / Bette Davis | Chine: l'éveil du dragon (3/4) | Concerts Jazz: Carla Bley | | | | | | |

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

DIMANCHE

NOS CHOIX

À TRAVERS LA CHINE AVEC LE FLEUVE JAUNE
Le dernier documentaire de Jacques-Yves Cousteau. Nous sommes entraînés au Tibet mais aussi près de la Grande Muraille.
RDI, 19h

BONS BAISERS D'AMÉRIQUE
Une bonne émission qui nous fait découvrir les différents visages de la francophonie dans les Amériques, avec l'amour du voyage. Ce soir, entre autres, une entrevue avec Diane Dufresne.
TV5, 19h30

LES GRANDES ÉNIGMES DE LA SCIENCE
L'émission de ce soir s'interroge sur les origines des récits de la Bible. Peut-on réellement expliquer le Déluge en invoquant des phénomènes naturels?
TV5, 20h30

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

À PROPOS D'HENRY
(4) (Regarding Henry) E.-U. 1991. Drame psychologique de M. Nichols avec Harrison Ford, Annette Bening et Bill Nunn. Après un accident qui l'a rendu amnésique, un avocat cynique reprend sa vie professionnelle et familiale avec de meilleurs sentiments.
TVA 20h

ELDORADO
(4) Can. 1995. Étude de mœurs de C. Binamé avec Pascale Bussièrès, Robert Brouillette et James Hyndman. À Montréal, en plein été, les destins de divers personnages dans la vingtaine s'entrecroisent.
SRC 21h

LE SOLEIL MÊME LA NUIT
(3) It. 1989. Drame psychologique de P. et V. Taviani avec Julian Sands, Nastassja Kinski et Charlotte Gainsbourg. Lorsqu'il apprend, à la veille de ses noces, que sa future épouse a été la maîtresse du roi, un jeune baron décide de devenir moine et de mener une vie d'ermite.
TQ 21h

PARIS, TEXAS
(2) All. 1984. Drame de W. Wenders avec Harry Dean Stanton, Hunter Carson et Nastassja Kinski. Après une longue errance, un homme regagne l'affection de son jeune fils et se met à la recherche de son épouse.
SRC 22h20

LE TEMPS DES GITANS
(2) Youg. 1988. Drame de mœurs de E. Kusturica avec Davor Dujmovic, Bora Todorovic et Ljubica Adzovic. Deux jeunes gitans sont confiés à un affaibli qui dirige un réseau d'enfants entraînés à voler et à se prostituer.
TQ 23h

Paule des Rivières

| CANAUX | 16h30 | 17h00 | 17h30 | 18h00 | 18h30 | 19h00 | 19h30 | 20h00 | 20h30 | 21h00 | 21h30 | 22h00 | 22h30 | 23h00 | 23h30 |
|-------------------------------|--|---------------------|--------------------------------|-----------------------------------|-----------------------------|---|---|---|------------------------------------|----------------|---------------|-------------------|-----------------|--------------------|--|
| 2 (2) 4 (4) | L'Aileron de requin | Zap | | Le Téléjournal | Découverte | | Juste pour rire: spectacle de clôture 1996 | | | | | | | Nouvelles du sport | Cinéma / PARIS, TEXAS (2) avec Harry Dean Stanton, Hunter Carson (23:20) |
| 6 (7) 9 (9) | | | | | | | | | | | | | | | |
| 9 (11) 12 (12) | | | | | | | | | | | | | | | |
| 4 (5) 6 (6) | Cinéma / BINGO (6) avec Cindy Williams, David Rasche (16:00) | | | Le TVA | Chacun son tour | | Drôle de vidéo | | | | | | | | |
| 7 (8) 9 (9) | | | | | | | | | | | | | | | |
| 10 (11) 13 (13) | | | | | | | | | | | | | | | |
| 40 (40) | | | | | | | | | | | | | | | |
| 15 (17) 24 (30) 46 (46) | Cinéma / ROCK-O-RICO (4) (16:00) | Carmen Sandiego | Voyage grandeur nature | Exploration | | | | | | | | | | | |
| 2 (4) 16 (30) 40 (35) 49 (49) | À mi-galaxie, tournez à gauche | Pas si bête que ça! | Le Grand Journal | Artiste au menu | Taxi | Hercule | | | | | | | | | |
| 5 (6) 4 (4) | Cart Racing / Molson Indy Vancouver (15:30) | | World of Disney (2/2) | Road to Avonlea | Wind at My Back | Life & Times | | | | | | | | | |
| 8 (13) 12 (12) | Ent. Now (16:00) | Consumers... | Brotherly Love | Newsline | Family Play. | America's Funniest Home Videos | Comedy Now | Neon Rider | | | | | | | |
| 8 (13) 22 (22) | Golf / The Greater Milwaukee Open (16:00) | | News | ABC News | Sabrina, The Teenage Witch | Disney's Recess | America's Funniest Home Videos | Cinéma / DANGEROUS INDISCRETION (5) avec C. Thomas Howell, Joan Severance | | | | | | | |
| 3 (8) 5 (5) | U.S. Open Tennis (11:00) | | CBS News | Mad About You | 60 Minutes | | | | | | | | | | |
| 5 (10) 33 (33) | NFL Football / Jets - Seahawks (16:00) | | Dateline NBC | 3rd Rock from the Sun | Men Behaving Badly | Cinéma / IN THE LINE OF DUTY: BLAZE OF GLORY (6) avec Jerry Lewis MDA Telethon / se poursuit jusqu'au lundi, 19h00. | | | | | | | | | |
| 57 (57) 6 (6) | Financial Future | Wildfilm | À comm. | Eyewitness | Naturescene | Nature / Designed for Living | Cinéma / CAROUSEL (4) avec Gordon MacRae, Shirley Jones | Mystery! / Poirot VI (23:10) | | | | | | | |
| 6 (24) 24 (24) | Upstairs (16:10) | Healthweek | Travels Europe | Money Hunt | Financial Future | All Creatures Great and Small | Evening at Pops / John Williams... | Cinéma / THAT'S ENTERTAINMENT (3) avec Fred Astaire, Gene Kelly | Cinéma / TANGO BAR (5) | | | | | | |
| TSN (TSN) | NFL Football / Chiefs - Broncos (16:00) | | 60 Minutes | Caroline... City | Fired Up | The X-Files | The Outer Limits | News | Sportsline | | | | | | |
| RDS (RDS) | Polka... (16:20) | Sharon... | Wildside | Inquiring Minds | Journeys | Anishinabe | Woman Being | Hamish Macbeth 3 | From the Heart / Letters... Brasil | Allan Gregg | Dialogue | Imprint | | | |
| TV5 (TV5) | Formule Indy (15:30) | | Magazine ol. | Sports 30 Mag | Loi du plus fort | Miss Olympia | | Football / Panthers - Redskins | | | | | | | |
| CF (CF) | Téléjournalisme | Journal suisse | Montagne | Outremers | Journal FR2 | Bons Baisers d'Amérique | Grandes Énigmes de la science | Temps présent | | | | | | | |
| MP (MP) | Schtroumpfs | Télé-Pirate | Génération W | Chair de poule | Covington... | Shlak | Gymtonik | | | | | | | | |
| MM (MM) | Week-end 1995 (13:00) | | Profil Week-end / Kevin Parent | Golden Age of Rock 'n Roll | Fax | MuchMusic Countdown | | | | | | | | | |
| SE (SE) | Rob Roy (15:05) | | Moi, papa? (17:25) | La Petite Espionne (19:15) | L'Honneur du parrain | Complot dans la ville | | | | | | | | | |
| YTV (YTV) | All Dogs Go... | Stickin' Around | Charlie Brown | Beatrix Potter | My Hometown | Lassie | Reboot | Flipper | Jack & the Kid | Are You Afraid | Deepwater... | Anti-Gravity | Super Dave's... | | |
| RDI (RDI) | Cdn à Moscou | Aujourd'hui | Bull. jeunes | Mémoire d'un pays | J.-Y. Cousteau | Entrée des... | Grands Reportages | Le Journal RDI | Scully RDI | Le Téléjournal | Second Regard | Grands Reportages | | | |
| D (D) | Cinéma / LE GRAND... (4) (16:00) | | Ciné... | Animalier / La Plage des dauphins | Frank Sinatra: The Voice... | Navarro | | | | | | | | | |

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

LES ARTS

ARTS VISUELS

Un art moyen

La dernière exposition à être présentée dans la «salle projet» du Musée d'art contemporain

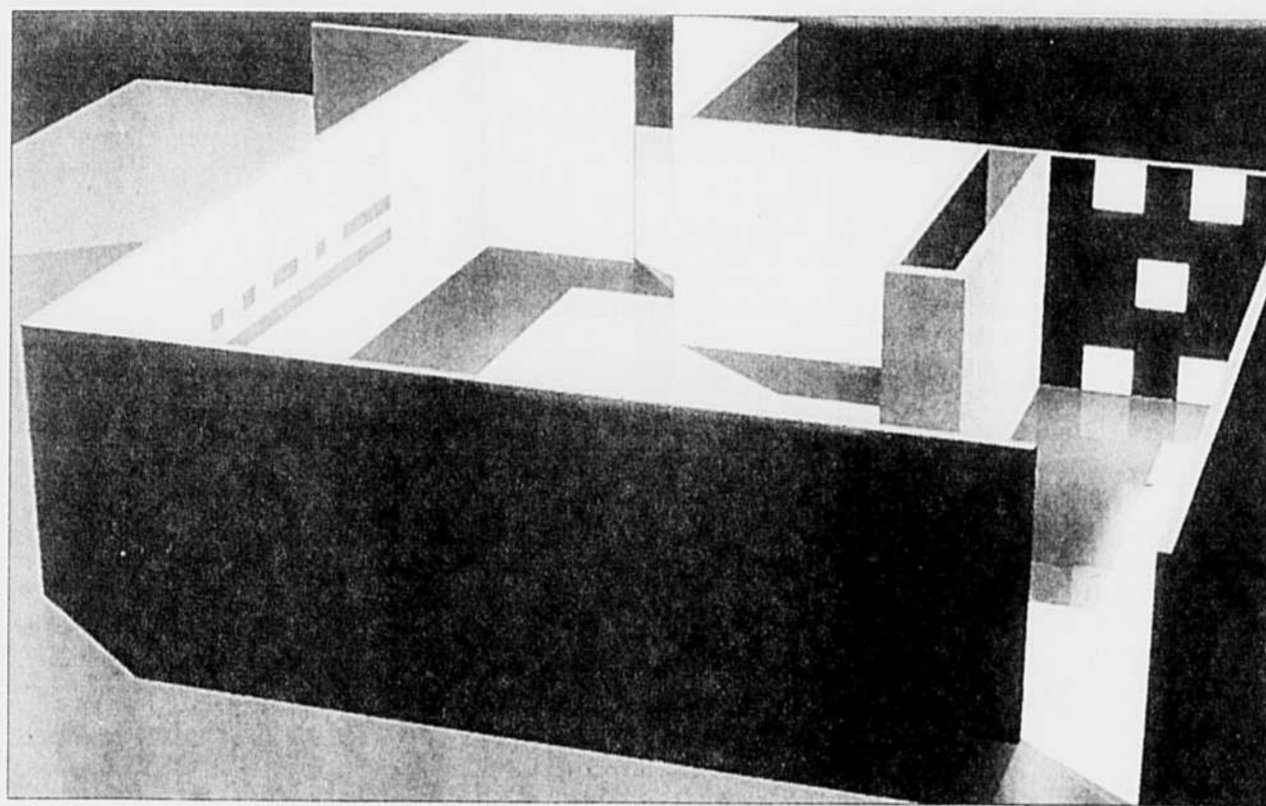
DANIEL VILLENEUVE
Suite n° 6
MAC de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 19 octobre

BERNARD LAMARCHE

Depuis que dame Rumeur s'est emparée du sort réservé à ce que l'on avait pour habitude de nommer la «salle projet» du Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), le pire lui est arrivé. Parfois, on lui changeait le statut pour en faire une salle ordinaire; parfois, rien n'allait changer. On a même dit d'elle qu'elle allait carrément disparaître du paysage muséal montréalais. Imaginez! La seule salle d'un musée d'art contemporain qui soit consacrée à un art en train de se faire, au moment où l'on se parle, qui va être rayée de la carte. La seule salle qui était directement au diapason des arts qui se font maintenant. La seule qui permettait de créer *in situ*, en fonction d'un lieu, hors atelier, qui pouvait même se rapprocher en esprit des résidences d'artistes, un type de production souvent très fertile. Cette salle ne survivrait pas.

Je dramatise? Pas tant que cela. Il y a d'enjeux véritablement sérieux. Il y a d'un esprit entier qui est jeté par-dessus bord. Un goût du risque, une vitalité (on fait peut-être du «wishful thinking» ici, on n'y a peut-être pas risqué tant que ça, mais n'empêche).

Rassurez-vous. La salle existera encore. Mais pas tout à fait comme avant. En effet, on va lui changer le statut. Voyez, dans les communiqués du musée, elle a revêtu son nouveau nom. Elle reprend celui qu'elle a toujours eu.



Œuvre fermée, une maquette de l'œuvre de Daniel Villeneuve.

INFOGRAPHIE ANDRÉ HÉBERT

On la reconnaît maintenant sous le nom de «salle Banque Laurentienne». C'est vrai qu'on parle effectivement de la série projet, plus que de la salle projet. Avec les ans toutefois, on a pris la mauvaise habitude de l'appeler «la salle projet», lui refusant par défaut d'autres fonctions, la tenant pour acquies.

Et son statut? Variable. À l'occasion, elle accueillera des projets spécifiques au musée; parfois, elle fera office de salle d'exposition régulière. On

nous explique que c'est pour éviter les malentendus: dans le passé, des projets ont été présentés dans cette salle alors qu'ils n'étaient pas, justement, des projets. On a montré la comme projet des œuvres inédites qui n'avaient pas et nécessairement prévues pour cette salle. Parfois, donc, elle sera «projet», d'autre fois pas. Dommage. On y perd tout de même quelque chose. Comme si le musée, ayant essayé quelques revers

à ce sujet, plutôt que de redoubler d'ardeur, avait décidé de moins tenter la chance. On évoquera toutefois d'autres considérations pour justifier cette redéfinition de tâche, comme celle donnée plus haut, par exemple, à peine convaincante.

La peinture architecturale

Vous l'avez déjà compris, il ne s'agit pas ici d'un papier sur la photographie, ni sur le sociologue Pierre Bourdieu. Même si on lui pique le titre de son ouvrage de sociologie au sujet de la photographie. Non, on accessoirise peut-être son titre, mais ici, il est volontairement pris hors contexte et à propos de tout autre chose. Il est pris en son sens littéral. Le préambule, c'était pour l'information. Un prétexte pour mener à quelques idées au sujet de la toute dernière œuvre de Daniel Villeneuve, un peintre québécois qui travaille depuis dix ans, sur lesquelles il a passé les cinq dernières à New York (c'est drôle comment le Musée rappelle à la ville des artistes partis depuis un moment: on pense à Christiane Gauthier, exposée précédemment, vivante à Paris). Une œuvre, celle de Villeneuve (disons-le froidement, au risque de manquer aux codes de l'élégance), qui, si elle atteint le but qu'elle s'est fixé — on dirait normalement qu'elle brille par son efficacité —, ne nous laisse pas moins sur notre appétit en ne possédant absolument rien d'élevé.

Pour ce projet, un premier à aussi grande échelle (c'est la première fois qu'on lui fournissait d'aussi grandes cimaises), Villeneuve allie peinture et architecture pour créer des murales abstraites qui activent et déplacent notre perception du lieu en visitant des non-lieux de la salle jusque-là rarement utilisés. Déterminant trois propriétés typiques du lieu, le peintre utilise l'entrée de la salle, un de ses coins et un corridor (créé de toutes pièces, celui-là) afin de les souligner respectivement comme transitoire, ouverte et fermée. Ce sont ces données qu'il cherche à rendre visibles, en les soulignant par sa peinture. Utilisant des couleurs tantôt claires, tantôt foncées, parfois extrêmement lumineuses, toujours organisées en fonction de ce qu'il nomme sa «grille à six lignes», Villeneuve brouille avec un certain aplomb notre perception de l'échelle des lieux. Alors qu'on serait plutôt tenté de le prendre au sens de «série», Villeneuve précise qu'il importe d'entendre le titre en termes d'espace, comme une chambre.

On comprend le commissaire Gilles Godmer d'avoir arrêté son

choix sur ce projet. C'en est un qui prenait en considération l'architecture spécifique des lieux dans son élaboration. D'autres dans cette salle avaient utilisé l'espace, on pense à Jean-François Cantin, et encore plus à Guy Pellerin qui, en 1993, habillait entièrement la salle, exploitant ses plus exactes mesures. Avec celui de Pellerin, le projet de Villeneuve est celui qui travaille le plus directement les données fournies par l'architecture.

L'échelle de l'œuvre

À l'entrée de la salle, répartie de part et d'autre de l'axe qui en détermine l'intérieur et l'extérieur, une large plage géométrique, des bandes bleues, jaunes et noires, s'allongent du sol au plafond. Vu l'exiguïté de cet étroit passage, le spectateur se voit collé à l'œuvre qui lui oppose sa propre échelle. L'effet ici est réussi. Ailleurs, ce sont des effets repoussoirs ou de saillie qu'il exploite, également de manière compétente. Sauf qu'ailleurs, beaucoup d'autres salles du même type auraient supporté ces formes avec sensiblement le même effet. Pour ce qui est du corridor amenagé à même la salle, l'exercice aurait pu être réalisé également ailleurs.

Ou bien on élargit à outrance les catégories de ce qu'on considère comme spécifique au lieu, ou bien on n'accepte comme *in situ* que la première des trois stations qu'il propose. En effet, cette première étape tombe pile. Les autres, malgré les jeux optiques des couleurs ou le carré jaune inscrit dans un des coins qui se déforme au gré de nos déplacements, sont de loin moins captivantes, et d'une pertinence discutable en regard de la prise en considération des lieux comme principe moteur.

«Rare et fructueux dialogue entre l'architecture et la peinture», écrit Godmer dans la dernière édition du *Journal du Musée* (vol. 8, n° 1, mai-septembre 1997). Fructueux, peut-être, mais rare, c'est une autre histoire. Très tôt dans l'histoire de l'abstraction, avec les accrochages éclatés de Malevitch, on a exploité par la peinture les coins de la salle, par exemple. Par ailleurs, d'autres muralistes ont investi des zones inusitées de l'espace avec brio: Matisse à la Fondation Barnes, Thomas Hart Benton, du côté de la figuration, sinon Sol LeWitt et d'autres avec des œuvres abstraites, ou autrement Dan Flavin, qui a flirté avec bonheur les coins de galeries avec ses néons judicieusement disposés. Plus près de nous, Denis Jéneau (associé généralement à la seconde génération des plasticiens) avait auparavant modélisé des espaces par la couleur (ses *Spectrogrammes* de 1970). J'en passe des foules, qui ont travaillé à partir de grilles orthogonales pour s'attaquer à l'espace.

Bref, tout ça pour dire que Villeneuve s'inscrit dans un créneau déjà fort occupé. Le problème avec cette œuvre toutefois, c'est qu'un travail renonçant à la grille comme principe organisateur aurait pu arriver à dévoiler aussi clairement les lignes de la salle. De fait, Villeneuve plonge dans des syntaxes archiconnues depuis les années soixante, sans y ajouter quoi que ce soit de très particulier. C'est là que le bât blesse le plus. Plusieurs artistes, parmi ceux nommés plus haut, sont arrivés à travailler l'espace de manière beaucoup plus déstabilisatrice et intéressante. Le regard incarné, situé dans l'espace, inscrit dans les limites du corps qui le supporte, la rime est bien connue, et Villeneuve apporte peu à cette veine. En résumé, sauf dans le cas du premier des trois tableaux qui délimite un espace fort saisissant, un travail honnête, mais laissant une impression anachronique et une œuvre passablement ennuyeuse et mal ciblée. Un premier essai dans le genre de sa part, réussi à tiers.

L'école fantôme

Christian Boltanski a conçu Derniers jours, une installation simple qui conjugue avec force le présent et l'histoire

DERNIERS JOURS

Château de Plieux, France
Jusqu'au 29 septembre

PHILIPPE DAGEN
LE MONDE

Plieux — On entre. Entrer, c'est descendre des degrés de pierre irréguliers — Plieux est un château médiéval. Le sol de la salle est de terre battue, une terre fine qui ressemble à de la poussière. La pièce est vaste, haute, éclairée par une seule fenêtre étroite. Elle est encombrée de meubles dans lesquels il est aisé de reconnaître aussitôt les éléments d'une classe, bureaux, pupitres, chaises, bibliothèque, tous de bois clair sur des cadres métalliques, tous très ordinaires. Ils ont été dispersés dans l'espace de sorte qu'il faut, pour s'y déplacer, les contourner et les frôler. Mais on n'ose pas les frôler, parce qu'ils sont tous recouverts de draps blancs, qui pourraient tomber. Ces tissus dessinent des plis droits et ne laissent voir que les pieds, les dossiers et les angles des meubles. Dans la pénombre, leur blancheur est plus visible, leurs lignes plus nettes.

Il ne s'agit donc pas d'une salle de classe, mais d'une ancienne salle, désaffectée, fermée. Le dernier occupant a disposé ces draps pour signifier qu'elle ne servirait plus de long-temps, plus jamais peut-être. Cette habitude est simple et ancienne. Elle change n'importe quelle pièce en lieu fantomatique. Ici, l'effet est accentué par la présence de deux magnétophones. Deux voix qui parlent en même temps, énumèrent des noms qu'il est difficile d'entendre clairement. Ils résonnent dans la salle. Puisque la mise en scène évoque une école, sans doute ces voix font-elles l'appel, comme, autrefois, au début de chaque journée. L'interprétation est évidente et, pour comprendre, il n'est pas nécessaire de savoir que l'école communale de Plieux, le village étroit et silencieux qu'il faut traverser avant d'atteindre le château, a fermé récemment ses portes. Elle a vécu, au début de l'été, ses dernières classes: de la le titre de l'installation de Boltanski, *Derniers jours*. Il est d'autant moins nécessaire de le savoir que, de toute façon, ces listes de noms, ces meubles voilés, ces draps jetés comme des sautes, la poussière, la pénombre font penser, dès l'entrée, à tout autre chose, à des événements plus tragiques que la fermeture de l'école de Plieux.

L'odeur de la pourriture

Entre les tables et les chaises, il faut s'avancer jusqu'à un couloir, qui conduit à une deuxième salle. Celle-ci est entièrement obscure, longue, profonde. D'un mur à l'autre, des fils sont tendus à intervalles réguliers. Sur ces fils, des draps sont suspendus, comme pour les faire sécher. Ils font office d'écran pour les deux projecteurs placés tout au fond. Sur leur surface légèrement brillante glissent des photographies, des photos d'identité de garçons et de filles, les écoliers. Les projecteurs et les draps sont installés de sorte que les portraits ne se voient qu'à demi, se superposent, se brouillent, deviennent indéchiffrables. Les rayons lumineux traversent le tissu mince. Sur les draps de la rangée la plus éloignée, il ne demeure du cliché qu'un halo de lumière. Encore la disparition, l'effacement. Toujours les élèves de Plieux? Oui, si l'on veut. Ou ceux d'autres écoles, détruites celles-ci, incendiées ou changées en lieux de torture — cela s'est vu en Bosnie il y a peu de temps. Ou d'autres enfants, dont les noms se succèdent au long des listes des déportés. Plieux, Izieu.

Il faut ensuite, entre les draps qui pendent, entre les meubles masqués, retraverser ces deux salles qui semblent de plus en plus funèbres à mesure que l'on y séjourne plus longtemps. Au premier étage se trouve la troisième partie de cette construction symbolique.

VOIR PAGE D 7: FANTÔME

Mémoire Mémoire Mémoire **ESPACE...S** Mémoire Mémoire Mémoire



Pierre Blanchette, 11' heure, huile sur toile, 270 x 710 cm

Baie-Saint-Paul '97
15^e LE SYMPOSIUM
DE LA NOUVELLE PEINTURE AU CANADA
Du 1^{er} août au 1^{er} septembre

Artistes sélectionnés : Martin Bureau, Île d'Orléans, Natacha Gagné, Chicoutimi, Carlos Ste-Marie, Québec, Jean-Sébastien Warsnip, Montréal, Phil Irish, Toronto, Ontario, Leah Pipe, Victoria, Colombie-Britannique, Fernando O'Connor, Argentine, Bernard Gilbert, Belgique, François Jeune, France, Georges Nadra, France
Artistes invités : Pierre Blanchette, Pierre Bourguault-Legras, Prina Gagnon, Peter Krausz, Horacio Sapere, Espagne

Site : 11, rue Forget Entrée libre Ouvert tous les jours de 12 h à 18 h

SAMEDI 30 AOÛT À 15 H
Table ronde et analyse critique
par Guy Sioui Durand

DIMANCHE 31 AOÛT À 14 H
Encan-Spécial
Mise en vente des œuvres réalisées
au cours du Symposium

Au Centre d'Exposition de Baie-Saint-Paul
23, rue Ambroise-Fafard
Téléphone : (418) 435-3681
Expo-Événement : Espace...s Mémoire
Rétrospective du Symposium 96
Hommage spécial à Marcelle Ferron

OUVERT TOUS LES JOURS DE 9 H À 19 H
DU 21 JUIN AU 15 SEPTEMBRE
Entrée : Adultes : 3 \$ Étudiants : 2 \$
Enfants (moins de 12 ans) et membres : gratuit

Visites commentées tous les jours par de jeunes historiens de l'art

Concerts classiques tous les samedis de 16 h à 16 h

Les partenaires du Symposium : Patrimoine Canadien Conseil des Arts du Canada

Commandité par : KIO Québec LE DEVOIR JEUNESSE AU TRAVAIL POWER CORPORATION BELL CANADA

MUSÉE DE CHARLEVOIX
1, Chemin Du Havre
C.P. 549, Pointe-au-Pic
G0T 1M0
418-665-4411
Fax: 418-665-4560

Avis de recherche
Le Musée de Charlevoix prépare la rétrospective de l'œuvre de Robert Cauchon (1916-1969) pour l'été 1998. Afin de regrouper ce corpus, nous invitons ses collectionneurs à nous contacter.

ART IN SITU - EXPOSITIONS EN GALERIE - CONFÉRENCES - RÉCITALS

SONORITÉ DES LIEUX
SYMPOSIUM 1997
ART CONTEMPORAIN ET MULTIDISCIPLINARITÉ
DU 24 JUILLET AU 12 OCTOBRE

FONDATION DEROUIN
1303, Montée-Gagnon, Val-David (Qc) J0T 2N0
Val-David : Téléphone et télécopieur (819) 322-7167
Montréal : Téléphone (514) 524-6937 - Télécopieur (514) 524-3020

SAMEDI 30 AOÛT 1997
HOMMAGE À GASTON MIRON
Les Amis rapaillés à 14 h :
Exposition en galerie et poésie de Gaston Miron dans les sentiers de la Fondation. Se poursuivra de 17 h à 19 h à la ville de Sainte-Agathe pour l'inauguration de la bibliothèque municipale Gaston Miron.

SAMEDI et DIMANCHE 13 et 14 SEPT. 1997
GUYLAINE DUVAL
Champignons sauvages
Conférence et cueillette en forêt, dégustation
Samedi et Dimanche 13 et 14 septembre à 14h
Samedi 20 et 27 septembre à 14h
Réservation 819-322-7931
Nombre de participants limité

Nous remercions : Conseil des arts du Canada, Conseil des arts et des lettres du Québec, le journal LE DEVOIR

| | | | | | |
|-----------------------------------|-------------------------------------|---|--------------------------------|---------------------------------------|----------------------------------|
| Derek BESAN Artiste, Alberta | Adrienne LUCE Artiste, Québec | Jocelyne CONNOLLY Historienne de l'art | Pierre DARSEREAU Écologiste | Henri DORION Géographe et musicien | Michel GONNEVILLE Compositeur |
| Otto APPUY Artiste, Costa-Rica | Monic BRASSARD Yvon COZIC Québec | René DEROUIN Artiste-commissaire | Pierre MORENCY Poète | Raymond MONTFETTI Muséologue | Pierre THIBAUT Architecte |

LES ARTS

ARTS VISUELS

Comme un bateau ivre

*Mona Hatoum est une artiste choyée.
Ses œuvres démontrent que l'enthousiasme muséal est justifié.*

MONA HATOUM

Galerie René Blouin
372, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 501
Jusqu'au 27 septembre

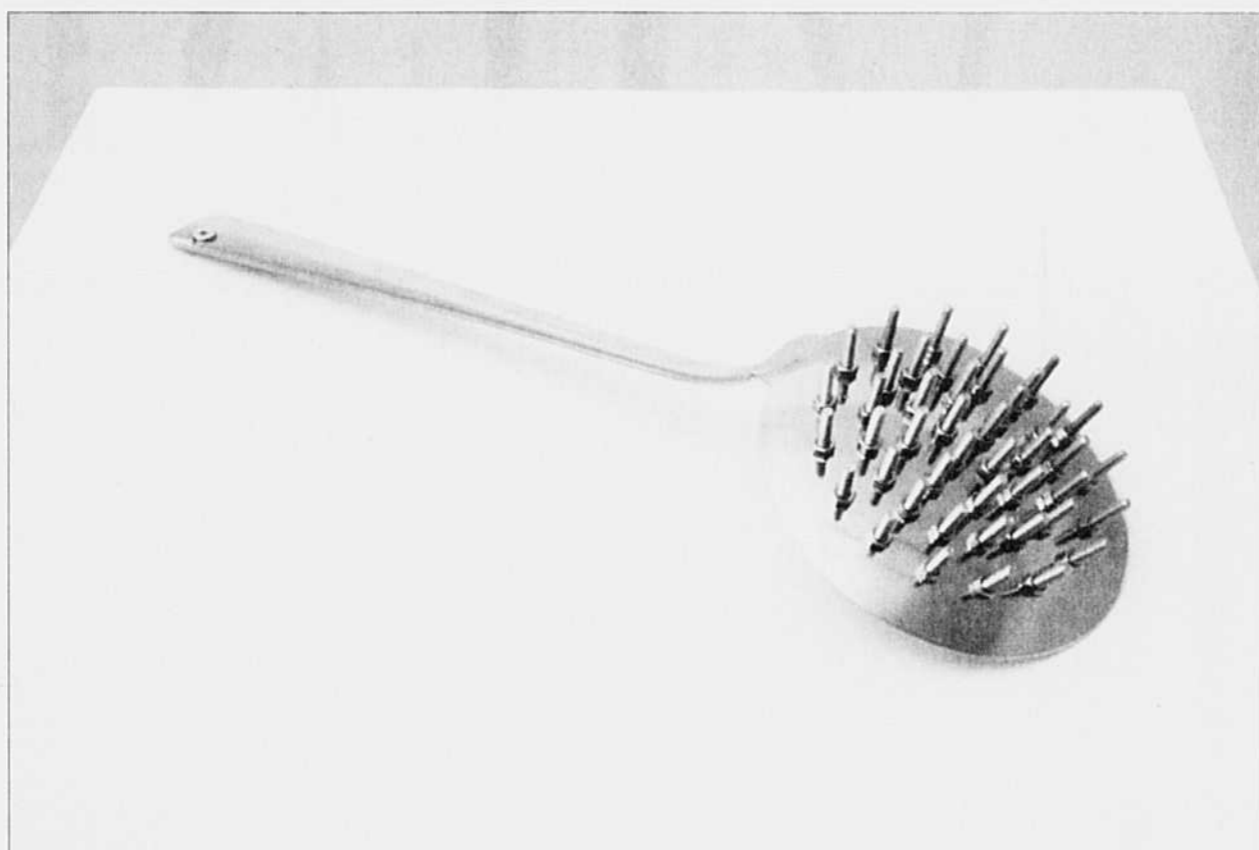
BERNARD LAMARCHE

L'œuvre de Mona Hatoum est depuis un temps la cible choyée d'une belle reconnaissance muséale. Sans aucun doute méritée, se permettrait-on d'ajouter. Non seulement présente-t-elle une rétrospective de ses œuvres au Musée d'art contemporain de Chicago (jusqu'au 14 septembre), une exposition qui se rendra l'an prochain au New Museum of Contemporary Art de New York (du 4 décembre 1997 au 22 février 1998), mais s'ajoutent à cela des passages remarquables, en 1994, au Centre Georges-Pompidou à Paris et au Musée des beaux-arts de l'Ontario (AGO), l'année précédente.

En plus, on a encore fraîches à la mémoire des œuvres qui sont passées par Montréal. Tout d'abord son *Soacle du monde 1991*, une forme cubique recouverte de limaille de fer aimantée re-

prenant les plis du cerveau, un hommage également à Piero Manzoni et à son *Soacle du Monde* (Danemark, 1961), présentée au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) en 1992, lors de *Pour la suite du monde*, l'exposition d'ouverture. Une pièce tout simplement impressionnante qui a glissé hors des mains non alertes des acheteurs du MACM et qui s'est retrouvée dans la collection de l'AGO (elle y était montrée jusqu'à tout récemment). Bref, passons. Une autre œuvre que les Montréalais ont pu voir, celle-là retenue dans ses collections par le MACM. *Short Space*, de 1992, valorisée par le précédent accrochage de la collection permanente du musée. Trois séries de grilles de lit se balancent verticalement dans l'espace, alternant aux mouvements ascendants de lentes remontées.

Ce motif de lits, *Quarters* (1996), l'œuvre qu'accueille actuellement la Galerie René Blouin, le reprend, bien que tout autrement. Ce n'est pas devant les flottantes effigies de lits que nous place Hatoum, ce sont cette fois des structures complètes de couchettes métalliques qu'elle superpose de façon répétitive. On y voit nettement la référence à l'art minimaliste, dans lequel on a



No Way III

RICHARD MAX TREMBLAY

souvent tenté de la cantonner. En effet, ici, la répétition d'un même module retient de quelques problématiques de l'art minimal, à savoir la reprise dans l'espace d'un même motif selon différentes dispositions. Quatre colonnes de cinq lits superposés sont disposées en forme de croix (d'ailleurs, à moins de croire encore à l'universalité des symboles, n'y cherchez rien d'autre qu'une très efficace disposition. Mieux, projetez-y ce que vous voulez, mais restons-en là).

La difficulté de nommer

Si la déambulation dans l'espace et la redéfinition constante de ce dernier par les déplacements du spectateur sont aussi actives que chez les minimalistes, l'œuvre n'en reste pas là. L'ambiguïté toutefois regne quand il s'agit de nommer ce que sont ces objets: cage, étagères, échelles, passerelles, lits de camps ou, pire, mouroirs. L'œuvre en quelque sorte nous empêche d'arrêter une dé-

nomination totalement définitive. L'oscillation entre le très connu et le presque étranger constitue un des moteurs récurrents de la production de Hatoum.

Cette résistance de l'œuvre à la plus élargie des définitions procure un sentiment de curiosité qui, invariablement, et pourvu que l'on côtoie la pièce un tant soit peu, se renverse en malaise, étant donné non seulement ses dimensions et l'écart d'échelle qu'elles occasionnent, mais également en raison du recours à la répétition, qui se veut nécessairement aliénante à tout sentiment d'individualité. Le jeu formel de barres et des grillages de la surface portante se transforme, on l'a déjà dit au sujet de cette pièce, en une menace presque palpable. D'autant plus que la présentation de l'œuvre dans la galerie, vous le remarquerez, est impeccable. Malcommodé à montrer sans gâcher la sauce, sans enlever de sa présence à la pièce, on a réussi à accentuer de façon remarquable la sobre théâtralité de l'œuvre. Sans nous laisser le temps de l'approcher d'aucu-

ne façon, de s'y préparer, flanquée à l'entrée de la galerie, elle surprend le visiteur par sa verticale proximité. L'occasion de dominer la pièce d'un regard en retrait, lors de notre premier contact avec elle, est impossible. Du très bon travail de présentation.

Objets déplacés

Dans la petite salle de la galerie, Hatoum présente deux toutes petites pièces qui n'ont absolument rien de spectaculaire. La relative stupefaction de la pièce précédente, étonnement qui, chez Hatoum, peut aller jusqu'à une désorientation spatiale complète, est complètement évincée de ces petits objets. N'empêche. Les fines et sobres manipulations dont ces objets du quotidien bénéficient ne ratent pas la cible. On ne parle pas d'intensité de détail, certes, mais d'une irréductible efficacité, de celle des petites attentions les mieux ciblées. Pour *No Way* et *No Way III*, Hatoum a utilisé des articles de cuisine, respectivement une écumoire et une passoire, dont elle a obstrué les trous en y insérant des boulons dûment fixés.

On pourrait y voir une métaphore de la privation. Les trous bouchés annulent en effet l'utilité des objets. Ces derniers pourraient être lus en fonction de leur utilité, en rapport à la nourriture, mais à mon avis, en rester la procédure d'une incorrigible démission de notre part à essayer de voir plus loin. Car il y va également d'une réflexion sur l'objet lui-même, sur la filtration, le passage, l'écoulement. En plus de produire des objets qui esthétiquement ne sont pas sans intérêt, l'artiste reprend un des grands axes de toute sa production, à savoir la séduction par la différence, la disparité et, à la limite, l'étrange. Vous verrez comment la passoire rayonne particulièrement, ornée comme elle l'est de ses excentriques tiges métalliques.

D'aucuns diront que cette production ne possède pas le souffle de certaines autres pièces produites dans le passé. Soit, qu'on leur concède, au pire on s'alignerait avec eux. Le problème avec ce genre d'affirmation, c'est qu'elle peut faire abstraction d'une foule de facteurs, dont la qualité générale d'une production n'est pas le moindre. Déclarer comme moyenne la production d'une excellente artiste ne la place-t-elle pas tout de même en bonne posture? Ca reste à voir. Surtout quand on n'est pas sûr encore que ce jugement ne soit pas tout simplement dû à l'absence, dans les pièces que Hatoum présente actuellement chez Blouin, d'un élément de spectaculaire. En effet, la sobriété a tendance à tuer de nos jours.

De toute manière, ce n'est pas tant l'artiste qui est à défendre ici que les œuvres qui, elles, traitent de nos rapports aux objets et, de façon plus générale, à l'environnement matériel qu'ils fournissent, ou encore au militarisme et à toute autre forme d'oppression (voyez les titres, ils sont toujours chez Hatoum choisis avec grande pertinence). De cela, on en redemande.

FANTÔME

*Une simplicité vaut mieux
que des moyens compliqués et
des effets trop évidemment calculés*

l'expression l'emporte sur le savoir-faire. Ce dernier est, en apparence du moins, réduit à presque rien, quelques meubles scolaires, des draps prêts par un hôpital de la région, deux magnétophones et deux projecteurs. Cette simplicité vaut mieux que des moyens compliqués et des effets trop évidemment calculés. Elle suffit à changer les salles de la forteresse en un *memento mori* où chaque visiteur est libre d'évoquer

ses fantômes, ses angoisses.

Dans un premier temps, Boltanski avait imaginé un dispositif plus violent: sur la tour du château, deux haut-parleurs auraient énuméré les noms des morts du village, de tous ceux qui gisent dans le cimetière, à l'autre extrémité du bourg. Il y a renoncé et conçu ce cheminement en trois stations, du motif circonstanciel — la fermeture de l'école donc — jusqu'à une symbolique universelle.



LE MONDE
Derniers jours, de Christian Boltanski, qui a disposé des draps sur lesquels sont projetés des photographies d'écoliers.

SUITE DE LA PAGE D 6

Sur les dalles, une couche épaisse d'herbe coupée parsemée de fleurs, des tournesols essentiellement, ceux des champs alentour. Aux trois fenêtres sont encore tendus des voiles blancs, entre lesquels sont prises trois images, trois têtes d'enfants. L'herbe et les fleurs coupées sentent assez fort, une odeur de foin, agréable d'abord, puis entêtante, l'odeur de ce qui pourrit lentement. Naturellement, c'est encore Pliex qui se trouve évoque de la sorte: les courses dans la campagne, les prés, les buissons. Mais l'évocation n'a rien d'élegiac, rien de lyrique. Elle ne suscite que mélancolie et silence. Et, naturellement, c'est à d'autres souvenirs, d'autres images que l'on songe. Si l'on a la mémoire garnie de références classiques, elle identifie une version contemporaine et dépouillée de l'*El in Arcadia ego* cher à Poussin, affrontement sans espoir de la mort et de la beauté. Il est d'autres interprétations, plus brutales: fosse commune, tombes oubliées.

Memento Mori

Les œuvres que Christian Boltanski a exposées récemment n'étaient pas toutes convaincantes. Plusieurs sentaient la répétition, l'effort, la rhétorique. Ici, grâce à l'est vrai à la splendeur austère du château, l'intensité de

PATERSON EWEN

ENTRE CIEL ET TERRE



JUSQU'AU 21 SEPTEMBRE 1997

À VOIR ACTUELLEMENT AU MUSÉE

GUILLAUME BIJL — JUSQU'AU 21 SEPTEMBRE 1997

DANIEL VILLENEUVE — SUITE # 6 — JUSQU'AU 19 OCTOBRE 1997

IRENE F. WHITTON — JUSQU'AU 26 OCTOBRE 1997

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

185, rue Sainte-Catherine Ouest — Téléphone: (514) 847-6212



LE DEVOIR



Le mois de
la photo
à Montréal

OUVERTURE OFFICIELLE

5 septembre 1997

à 18h, au **Marché Bonsecours**, 350, rue St-Paul Est
vernissage de l'exposition **Photographie & immatérialité**

VIX POPULI, organisateur du Mois de la Photo à Montréal, remercie ses précieux collaborateurs: Contact, Photocomp, Richard Asselin, International Inc., Le Cheval Blanc, Le Devoir, Sygraf, Le Conseil des arts et des lettres du Québec, Le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, Patrimoine Canada, Le Conseil des arts du Canada, Le Service de la culture de la Ville de Montréal, Le Ministère des affaires étrangères du Canada, La Mondriani Foundation, L'Association française d'Action Artistique, Istituto Italiano di Cultura, Le Consorzio de Promotio de la cultura Catalana à l'Étranger, Le Département de la Culture du Gouvernement Autonome de Catalogne, Le British Council, Le Haut-commissariat pour l'Australie, La Communauté française de Belgique Wallonie-Bruxelles.

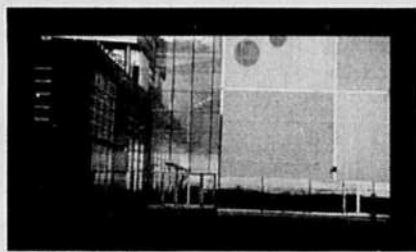
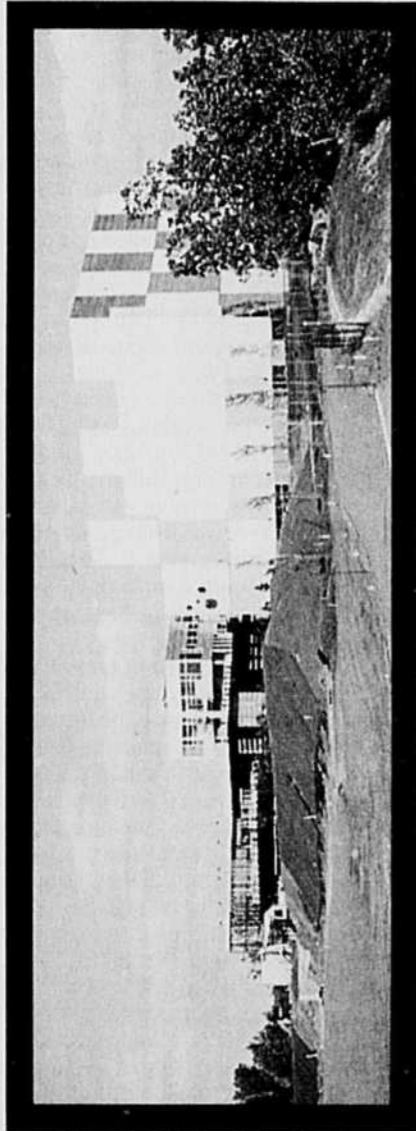
Un cirque fleurit sur les ordures

■ Mais que fait le cirque sur ce drôle de site, qui n'était, après tout, qu'un sale tas d'ordures? «D'abord, nos besoins en espace sont gigantesques, explique le vice-président Gaétan Morency. Nous avons acheté à la Ville 800 000 pieds carrés (75 000 m²) au prix dérisoire de 1,10 \$ le pied carré quand il en coûte 85 \$ du pied dans Faubourg Québec.» De plus, la Ville s'est engagée à refaire les zones limitrophes, et déjà un parc linéaire et une piste cyclable embellissent les abords des terrains du cirque. C'est que, pour la Ville, le Cirque du Soleil est l'atout séduction — le pôle culturel — d'un vaste plan d'aménagement dit du complexe Saint-Michel, qui prévoit de changer le site d'enfouissement en un parc, auquel des pôles construits (sportif, éducatif) viendraient s'accoler. En attendant ces jours glorieux, le Cirque du Soleil ne manquera pas d'attirer, sous le chapiteau qu'il va



dresser juste à côté de ses locaux neufs, le public qui l'a déjà suivi du Vieux-Port aux usines Angus.

De plus, soucieux de se conduire en bon citoyen, le cirque engage le plus possible des sous-traitants issus du quartier Centre-Nord. L'écran géant qui occupe l'un de ses murs est destiné à des projections en plein air pour les gens du coin. Enfin, il a investi de grosses sommes dans un superbe aménagement paysager, signé François Courville de la firme Schème Architecture, où les fleurs et les légumes dessinent une courte pointe aussi poétique que clownesque. Une vingtaine de jeunes paysagistes participent à l'entretien, par l'intermédiaire d'Éco-Quartier. Et 8000 plans de maïs attendent l'épluchette monstre que le Cirque du Soleil destine tant à ses employés qu'à ses nouveaux voisins!



ERIC PICHE



ERIC PICHE

FORMES



COURTOISIE DAN S. HANGANU, ARCHITECTES

Dan Hanganu

Saltimbocco

SOPHIE GIRONNAY

«Les gens du cirque sont peut-être plus sensibles que d'autres à l'importance du bâtiment qui les abrite et à son architecture, puisqu'ils passent leur temps à monter et à démonter leur chapiteau. Contrairement à des employés, par exemple, qui ne voient plus la tour à bureaux dans laquelle ils vont travailler année après année...», suppose Dan Hanganu. Ce qu'il y a de certain, en tout cas, c'est que pour bâtir le quartier général du Cirque du Soleil, situé à l'orée de l'ex-carrière Miron dans le nord-est de Montréal, l'architecte a su libérer le saltimbanque qu'il cache en son cœur.

Tout se passe comme si le fait de travailler pour un tel client avait orienté Dan Hanganu à laisser la bride sur le cou à tout ce côté fantasque et bohème de son inspiration, qui ruait déjà dans les brancards à travers les mandats de nature plus sévère dont il a coutume (depuis Chaussegros-de-Léry jusqu'aux HEC en passant par l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac). Pour ce coup, il s'est offert une folie, sa «folie». Le résultat est une joyeuse jonglerie architecturale, conforme à la poésie toute particulière propre aux spectacles du Cirque du Soleil.

Non pas qu'il y ait surcharge, ici, au contraire. De loin, cette usine à rêves toute neuve, où s'activerait chaque jour 400 à 500 travailleurs, ressemble plutôt à cela: une usine. C'est dans ces lo-

caux, désormais, que tous les spectacles du cirque seront créés et produits avant de rayonner dans le monde. On y trouve donc les ateliers de costumes, les (très nombreux) bureaux administratifs, une salle de danse, deux immenses salles de répétition, sans compter les services (cafétéria, etc.). Tout de métal gris, basse sur l'horizon (il n'y a que trois étages), avec des rubans de fenêtres qui longent les rez-de-chaussée, l'usine regroupe des volumes extérieurs cubiques plutôt simples. L'ensemble rappelle, en plus trapu, le type de silhouettes massives, quoique de belles proportions, auxquelles Hanganu nous a habitués dans des édifices comme le pavillon de design de l'UQAM ou le musée Pointe-à-Callièrre. Là-bas, la maçonnerie évoquait la force de la permanence. Ici, à l'opposé, les techniques de construction et les matériaux ont été choisis pour créer une sensation de légèreté, d'éphémère. Structure de métal, enveloppe de tôle ondulée couleur de nuage: tout cela se monte ou peut s'évanouir en criant «cirque!» Et puis, sur l'une des façades arrière, tout le mur extérieur de la cafétéria est recouvert d'un métal bleu qui, ajouté aux nombreuses terrasses suspendues et aux haubannages, accentue l'effet cargo en partance. «Est-ce que le bâtiment est là, est-ce qu'il n'est pas là, est-ce un mirage? On ne sait plus», dit très justement Hanganu.

Plus on y regarde de près, plus la fantaisie pétarade, avec son coloré cortège de détails imaginatifs. Et un pouët de piston, un!, pour cet escalier de secours qui s'évade d'une corolle jaune. Et un accord de tromblons, un!, pour ces bouches d'aération en damier jaune et bleu qui surgissent du sol, dans le parterre. (Jaune et

bleu qui partout reprennent, bien évidemment, les couleurs emblèmes du Cirque du Soleil.) Idées marrantes, moyens modestes: ces plaques de tôle ondulée qu'on a fixées en faisant alterner le sens vertical et horizontal des ondulations. Ainsi, la masse cubique la plus écrasante (celle de la salle d'entraînement) semble costumée d'un damier géant à deux tons de gris. Ou bien encore, cette autre astuce: un grand mur aveugle est animé par des réflecteurs de vélo qui brillent dans la nuit, au passage des phares d'auto...

Mais comme c'est souvent le cas chez Hanganu, ce sont les espaces intérieurs qui s'avèrent le plus enthousiasmants. Le plan général de la bâtisse s'organise très simplement: ateliers, bureaux et salles se répartissent également de chaque côté d'une longue faille, haute de trois étages. Cette rue intérieure est parcourue de coursives, plantée d'escaliers en colimaçons dont les rampes en mailles de métal font songer aux filets d'acro-

bates, sensation de vertige comprise. L'espace irrégulier ne révèle qu'à mesure ses multiples surprises agora, galerie d'art, jardins intérieurs. La lumière, qui tombe du toit, circule là-dedans comme un clown emballé sur un unicycle. Bien malin qui saurait prédire ses virevoltes et ses embardees!

C'est par là que tous passent et que tous se croisent, en maillot pailleté comme en complet-cravate. «Cela répond à notre demande», explique Gaétan Morency, vice-président du Cirque du Soleil et responsable du dossier. «Nous voulions un bâtiment dans lequel tous les gens qui travaillent au site soient en contact visuel les uns avec les autres. Nous voulions que les artistes qui répètent se rendent compte de tout le support que ça prend autour pour qu'ils puissent créer et, à l'inverse, que ceux qui travaillent dans les bureaux aient constamment à vue l'activité fondamentale de l'entreprise.» Ainsi, trois étages de bureaux ont des fenêtres qui donnent sur la salle d'entraînement.

Communication, brassage, grande famille, telles sont les notions exprimées par de tels espaces. «Pour nous, poursuit M. Morency, il s'agissait de traduire notre philosophie d'entreprise dans le bâti, et je pense qu'on a réussi.» Miser sur la création, en architecture comme ailleurs, «était tout naturel pour les gens du Cirque du Soleil», affirme M. Morency. Il se réjouit que le plan d'ensemble, tel qu'il imagine par Dan Hanganu, avec son couloir de lumière et de circulation situé au centre, permette d'agrandir encore et toujours «sans détruire la configuration fonctionnelle initiale.» Déjà, on prépare l'ajout d'une autre salle de répétition et d'un étage aux ateliers. «Un bâtiment, c'est vivant, ça bouge sans arrêt. Mais nous ne voulons surtout pas que le concept dans lequel nous avons investi se dénature, bien au contraire, nous souhaitons plutôt le renforcer.»

«S'il est une chose que j'ai apprise, en pilotant ce dossier, conclut Gaétan Morency, c'est que la pire position, pour un artiste, est celle d'architecte. Ses œuvres sont les plus visibles aux yeux du public, les plus sujettes à la critique. Pourtant, de tous les artistes, c'est celui qui a le moins de contrôle sur l'œuvre terminée. Le propriétaire du bâtiment est celui qui a tout le pouvoir pour démolir son concept sur une seule décision stupide.» Mais ce matin, il n'y a pas de lézard. Découvrant les tailles de persil et les plantis de citrouille qui enjolivent son bâtiment, Dan Hanganu paraît tout guilleret. «C'est génial!», dit-il, à propos du jardin de François Courville, qui a conçu ce tapis fou. Et pour une rare, très rare fois, l'architecte semble plein de confiance dans l'avenir de sa création et plein de satisfaction (méritée) devant le travail accompli. Il fallait bien un cirque, ma foi, pour accomplir ce tour d'acrobatie-é!

IDM
Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
E-mail : idm@idm.qc.ca
Site web : http://www.idm.qc.ca

Deuxième appel de propositions du programme de recherche appliquée en design, volet 2

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, offre un programme de contributions en deux volets pour stimuler la recherche appliquée en design.

Ce programme encourage le partenariat entre les designers et les entreprises dans la réalisation de projets de recherche et incite les entreprises à recourir au design pour la valeur que ce dernier ajoute à leurs produits.

Le volet 2 du programme s'adresse aux partenariats entre designers et entreprises et vise particulièrement les PME de la grande région de Montréal. Il favorise la réalisation de projets de recherche multidisciplinaires qui requièrent une réflexion approfondie sur des problématiques complexes, l'implication de professionnels du design et autres disciplines et, selon le cas, la collaboration des secteurs public et/ou privé et celle des institutions d'enseignement.

Sont admissibles les projets de recherche en design reliés aux champs suivants : l'habitat et l'urbanisme, le transport, l'environnement, la mode et les textiles, les produits manufacturés et le multimédia.

Le design doit faire partie intégrante des processus de définition de la problématique et de recherche et développement de solutions concrètes.

Contributions maximales :
50% des coûts admissibles d'un projet, jusqu'à concurrence de 150 000 \$.

Possibilité d'un pré-projet :
Jusqu'à concurrence de 15 000 \$.

Réception des formulaires de proposition :
Jusqu'au mardi 21 octobre 1997, avant 16 heures.

Formulaires de proposition et conditions disponibles aux bureaux de l'IDM, du lundi au vendredi entre 9h et 16h.